



À la Bibliothèque de l'Institut,

du 14 juin au 31 juillet, et du 17 septembre au 31 octobre 2012

Présentation de documents originaux :

« Le Vingt-neuvième Fauteuil de l'Académie française »

Le 14 juin 2012, Monsieur Amin Maalouf a été reçu, sous la Coupole, au vingt-neuvième fauteuil de l'Académie française, et a fait l'éloge de son prédécesseur, Claude Lévi Strauss.

Dix-neuvième titulaire de ce fauteuil, il y fut précédé par des personnalités variées, évoquées ici par des ouvrages et documents du fonds de la Bibliothèque de l'Institut, bibliothèque commune aux cinq Académies composant l'Institut de France¹.

1. Pierre BARDIN (1595-1635). Admis à l'Académie française dès 1634. Philosophe, mathématicien.

Pierre Bardin étudia chez les jésuites la philosophie, les mathématiques et la théologie. Il est l'auteur d'un ouvrage sur l'étiquette du grand chambellan de France, paru en 1623, et d'une paraphrase de l'*Ecclesiaste*, parue en 1632. Son œuvre principale, *Le Lycée*, où il traite de « l'honnête homme », est restée inachevée.

En 1634, Pierre Bardin devint l'un des premiers membres de l'Académie française, mais il se noya quelques mois plus tard en tentant de sauver un de ses anciens élèves : « *Étant précepteur du marquis d'Humières en sa jeunesse, il l'aimait tant et l'estimait tant qu'il avait composé pour lui le livre du Lycée, où il lui donnait d'excellentes instructions. Il avait tant de soin de la conservation de sa personne, qu'il ne l'abandonnait en aucun lieu. Comme il prit envie un jour au Marquis d'Humières de s'aller baigner dans la rivière de Seine près de Charanton, Bardin fut de la partie, mais le Marquis s'aventura tellement qu'il se trouva en un endroit fort dangereux. Bardin prétendait le secourir et alors leur bateau avança et le batelier se jeta en l'eau pour aller à eux. Ils se prirent à lui incontinent, mais pour ce que cet homme n'avait pas assez de force pour en porter deux ensemble, il leur dit qu'il fallait que l'un d'eux lâchât prise ou qu'ils périraient tous trois. Alors Bardin préférant le salut du Marquis au sien se laissa couler en l'eau où il fut noyé parce qu'il ne nageait pas assez bien pour se sauver.* »²

¹ Seul un choix d'ouvrages peut être présenté dans l'exposition. Pour avoir connaissance de tous les titres conservés à la bibliothèque, il convient de se reporter au catalogue, consultable en partie en ligne (www.bibliotheque-institutdefrance.fr) et en partie sur place, sous forme papier.

² *De la Prudence ou des bonnes règles de la vie*, Paris, 1673, p. 208.

Sa mort, la première depuis la fondation de l'Académie, fut l'occasion d'une décision prise par celle-ci : les honneurs funèbres à rendre à chacun des membres décédés de la Compagnie devaient consister en un service dans l'église des Carmes des Billettes, la composition d'un éloge succinct qui fût comme un abrégé de sa vie, une épitaphe en vers et une en prose. Cette coutume ne fut conservée par l'Académie que pour ses membres les plus qualifiés, et plus tard ce fut le successeur qui prononça l'éloge de l'académicien qu'il remplaçait.

► *Le Lycée du Sr Bardin, ou en plusieurs promenades il est traité des connoissances, des actions, & des plaisirs d'un honneste homme. I. Partie. Des connoissances/ IIe partie. Des actions.* Paris, Jean Camusat, 1632-1634. 2 vol. 8° R 299 ^{y22}.

2. Nicolas BOURBON (1574-1644). Élu à l'Académie française en 1637. Homme d'Église, poète.

Nicolas Bourbon, dit parfois « le jeune » pour le distinguer de son grand-oncle Nicolas Bourbon « l'ancien », enseigna la rhétorique dans plusieurs collèges avant d'être nommé professeur au Collège royal, où il occupa la chaire de grec de 1611 à 1620, et où il eut notamment pour élève Jean Chapelain. Chanoine d'Orléans et de Langres, il entra en 1630 à la Congrégation de l'Oratoire, où se réunit autour de lui une petite académie savante, fréquentée notamment par Gassendi. Il écrivit en latin sous le nom de « Nicolaus Borbonius » ou sous les pseudonymes de « Horatius Gentilis » et de « Petrus Mola ». Ses poèmes sont en partie réunis dans *Poemata*, publié en 1630, puis réédités à titre posthume en 1651, avec des lettres et des traductions du grec, sous le titre *Opera omnia*.

► *Historiarum Veteris Testamenti icones ad vivum expressae...* Lyon, Melchior & Gaspar Trechsel, 1539. 2^e éd. des "Icones" de Hans Holbein publiées pour la 1^{re} fois en 1538. Suite complète des 94 bois. Préface latine de Nicolas Bourbon, qui dévoile le nom de Holbein, et préface française de Gilles Corrozet qui est sans doute l'auteur des quatrains français. Reliure maroquin bleu XIX^e siècle. 8°Duplessis 987 bis réserve.

► *Nicolai Borbonii Poematia exposita.* Paris, Robert Sara, 1630. In 12 Q 250 A.

3. François-Henri SALOMON de VIRELADE (1620-1670). Élu à l'Académie française en 1644. Avocat.

François-Henri Salomon, vicomte de Virelade était le fils d'un conseiller au parlement de cette ville³. À l'âge de 18 ans, il fut reçu avocat général au Grand conseil, à Paris.

Il a publié un opuscule de droit en latin, la paraphrase d'un psaume en vers et le *Discours d'État à M. Grotius*, qui le fit élire à 24 ans contre Pierre Corneille, car l'Académie préféra élire celui qui s'engagerait à résider à Paris. Salomon de Virelade était un hôte assidu de l'hôtel Séguier, et l'Académie fit plaisir à Séguier qui avait remplacé Richelieu comme protecteur de l'Académie, en choisissant un de ses familiers.

Malheureusement, après avoir exercé à Paris pendant une dizaine d'années, Salomon de Virelade ne put plus subvenir à ses besoins et dût retourner dans sa province. Il acheta la charge de lieutenant général du sénéchal de Guyenne et président au présidial de Bordeaux et épousa la fille d'un président à mortier du parlement de Bordeaux, dont il reprit ensuite la charge. En conséquence, Salomon, retenu par sa charge à Bordeaux, fréquenta peu l'Académie pendant les vingt dernières années de sa carrière.

► *Discours prononcé par Monsieur Salomon le vingt-troisième aoust 1644 lorsqu'il fut reçu à la place de Monsieur de Bourbon*, dans *Recueil des harangues prononcées par Messieurs de l'Académie française*, Paris J.B. Coignard, 1698, p. 6-8. 4° AA 24 A.

³ René KERVILER, *La Guienne et la Gascogne à l'Académie française: Henri-François Salomon de Virelade et sa correspondance inédite (1620-1670)* ... Paris, Dumoulin, 1876.

4. Philippe QUINAULT (1635-1688). Élu et à l'Académie française en 1670 et à l'Académie des Inscriptions en 1674.

Poète, auteur dramatique.

Fils d'un boulanger, Quinault fut pris en affection par le poète et dramaturge Tristan L'Hermite, membre de l'Académie française, qui lui donna la même éducation qu'à son propre fils. À 18 ans, il écrivit *les Rivaux* et les fit présenter par Tristan qui en assumait la paternité ; les comédiens ayant appris la vérité, refusèrent de payer le prix convenu et proposèrent au jeune auteur de le faire participer aux recettes ; c'est, dit-on, l'origine des droits d'auteur. Quinault écrivit des poésies sacrées et a laissé trente pièces de théâtre, comédies, tragédies. Cependant, Quinault jugea sage de n'être pas réduit à la carrière dramatique, et étudia le droit, de façon à pouvoir se donner le titre d'avocat au Parlement, lors de son mariage, en 1660, avec une riche veuve. La dot de sa femme lui servit à acheter une charge d'auditeur à la Cour des comptes.

Le succès de la tragédie d'*Agrippa ou le faux Tibérinus* (1660), et surtout celui de la tragédie d'*Astrate* (1663), ainsi que de la comédie intitulée *la Mère coquette* (1665), établirent sa réputation. Le roi lui fit une pension de deux mille livres.

C'est seulement en 1671 que Quinault débuta dans le genre qui devait l'illustrer, par les intermèdes de *Psyché*. À partir de cette époque jusqu'en 1686, il fut le collaborateur de Lully à la demande de qui il écrivit plusieurs livrets d'opéra créant avec celui-ci le genre spécifiquement français de la « tragédie lyrique »⁴.

Quinault fut l'un des six premiers académiciens admis aux spectacles de la cour ; il fut aussi le sixième membre de l'Académie des Inscriptions et médailles, fondée en 1663.

Après la mort de Lully en 1687, Quinault, pris de scrupules religieux, renonça au théâtre et se livra à la composition d'un poème intitulé *l'Hérésie détruite*, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

► ***Psyché, tragédie-ballet par J. B. P. Molière.*** Paris, Claude Barbin, 1673. Tragédie-ballet composée par Molière avec la collaboration de Corneille et de Quinault. Seconde édition. Appartient à un recueil factice de 4 éditions originales de Molière. Reliure XIX^e en maroquin rouge, double filet d'encadrement, dos orné avec l'inscription "Institut" en bas, dentelle intérieure. 8° Q 578 B (n° 3) réserve.

► ***Le Théâtre de Mr Quinault. I. partie Tragédies/II. partie Comédies. Suivant la copie imprimée à Paris.*** 1663. 2 vol. In 12 Q 602*.

5. François de CALLIÈRES (1645-1717). Élu à l'Académie française en 1688.

Diplomate, homme de lettres.

François de Callières, ou Caillières, sieur de Rochelay et de Gigny, naquit roturier. Un ouvrage récent⁵ montre comment, avec patience, en courtisan assidu, il tissa des réseaux et se construisit un personnage, grâce à une carrière dans la diplomatie. Contemporain de Louis XIV, il fut expédié en mission à 22 ans comme envoyé extraordinaire puis, après plusieurs missions en Europe et de solides protections, devint ministre plénipotentiaire au Traité de Ryswick en 1697. Devenu académicien et proche du souverain, qui le nomma secrétaire du cabinet du Roi, charge à la fois honorifique et lucrative, il atteignit le sommet des honneurs.

Son élection à l'Académie serait due à son *Histoire poétique de la guerre déclarée entre les anciens et les modernes* (1688), dans laquelle, habilement, il ne prit pas parti dans la Querelle des anciens et des modernes, et à un *Panegyrique* de Louis XIV. L'âge venant, il fut de plus en plus assidu aux séances de la compagnie, consacrant ses vieux jours aux lettres et aux arts. Les murs de sa résidence parisienne de la rue Saint-Augustin, étaient - dit-on - couverts de toiles flamandes, allemandes et italiennes. Sans héritier direct, il légua la majeure partie de ses biens aux pauvres de Paris.

La « collection de traités »⁶ sur la langue que Callières publia en 1692 et 1693 : *Des mots à la mode, Des bons mots et des bons contes, Du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer*, eurent une grande notoriété, mais c'est grâce à une longue lettre sur l'importance de la négociation, qui fut publiée en 1716 sous le titre de *De la manière de négocier avec les souverains*, qu'il demeure surtout connu aujourd'hui. Ce livre connut plus de 12 éditions, en 4 langues, au XVIII^e siècle et est encore considéré, au XX^e siècle, dans les pays anglo-saxons, comme un classique de la négociation.

⁴ L'opéra italien tend à mettre en valeur la musique, et surtout le chant soliste (le « bel canto ») alors que la tragédie lyrique est conçue comme un spectacle complet qui veut mettre sur un pied d'égalité l'ensemble de ses composantes : le texte (en vers), les décors, les costumes, la musique, la danse, les « machines », les lumières, etc.

⁵ Jean-Claude WAQUET, *François de Callières : l'art de négocier en France sous Louis XIV*. Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2005. 8° N. S. 50 832.

⁶ L'expression est de Mario ROQUES dans *Notes sur F de Callières et ses œuvres grammaticales (1645-1717)*, Paris, Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, 1904.

► *Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les anciens et les modernes*. Paris, Pierre Aubouin, Pierre Emery, Charles Clousier, 1688. 8° R 61 A.

Cet exemplaire contient une rare carte gravée figurant la Querelle des Anciens et des Modernes : de part et d'autre de la rivière Parnasse s'affrontent, d'un côté, les armées des poètes grecs, des poètes latins et des orateurs anciens, et, de l'autre, les armées des poètes français, des poètes italiens et espagnols et celle des orateurs modernes.

► *Des Mots à la mode, et des nouvelles façons de parler avec des observations*. Paris, C. Barbin, 1692. 8° O 159 B.

► *Du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer. Des façons de parler bourgeoises ...* Paris, Barbin, 1693. 8° O 159 D. Usuel D 4713.

► *De la manière de négocier avec les souverains. De l'utilité des négociations, des qualités et du choix des négociateurs* ». XVIII^e siècle. *Manuscrit*. Ms 40. Provenance : Antoine Moriau, puis bibliothèque de la Ville de Paris. On connaît seulement trois copies manuscrites anciennes de ce texte.

► *De la manière de négocier avec les souverains. De l'utilité des négociations, du choix des ambassadeurs et des envoyés, et des qualités nécessaires pour réussir dans ces emplois*. Nouvelle édition. Londres, Jean Nourse, 1750. 8° L 39 ¹. Fonds Gallois⁷.

6. André-Hercule de FLEURY (1653-1743). Élu membre de l'Académie française en 1717, de l'Académie des Sciences en 1721, et de l'Académie des Inscriptions en 1725. Homme d'Église, homme d'État.

Le cardinal de Fleury, qui ne doit pas être confondu avec Claude Fleury (1640-1723), dit « l'abbé Fleury » élu à l'Académie en 1696, a été de facto le principal ministre du Royaume de France, au début du règne de Louis XV, de 1726 à sa mort, en 1743.

Né à Lodève, en Languedoc, il fut ordonné prêtre en 1674. Il devint chanoine de Montpellier puis aumônier de la reine Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV. Il obtint ensuite, en 1699, le diocèse de Fréjus « par indignité divine » suivant ses propres termes. Le 1^{er} avril 1716, il fut nommé par le régent du royaume, le duc d'Orléans, précepteur du jeune Louis XV, conformément au deuxième codicille du testament de Louis XIV. En 1717, le Régent lui accorda le privilège considérable de monter dans le carrosse du roi : en effet, « monter dans le carrosse du roi » avait pour conséquence de pouvoir dialoguer avec lui (parler de l'état du royaume, obtenir des grâces etc...) et d'être vu par tous dans une certaine intimité avec le monarque. Ce privilège était donc d'une grande importance politique. Il fut élu cette même année à l'Académie française.

En 1726, il fut appelé par Louis XV, dont il avait gagné la confiance et l'affection, pour remplacer le duc de Bourbon. « M. de Fréjus », comme on l'appelle d'après le nom de son évêché, devint ainsi premier ministre de fait — on peut expliquer qu'il n'ait pas été nommé officiellement par le fait qu'un premier ministre officiel doit signer une grande quantité de documents officiels, or Fleury était âgé et de faible constitution physique. En septembre de la même année, sur la demande du roi, il fut nommé cardinal, à 73 ans.

A la mort du cardinal, en janvier 1743, Louis XV prit la décision de régner seul. Aucun premier ministre ne succède à « Son Éternité », du surnom donné au cardinal pour sa longévité.

L'abbé de Fleury exerça une grande influence à l'Académie française et combattit avec passion les candidatures des jansénistes et des premiers philosophes. Il fut aussi membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie des Inscriptions. Il agrandit la Bibliothèque du Roi, envoya des membres de l'Académie des Sciences dans le Nord et au Pérou pour mesurer le méridien, et des savants en Égypte et en Grèce pour rechercher les manuscrits précieux.

► V. VERLAQUE, *Histoire du cardinal de Fleury et de son administration*. Paris-Bruxelles, Victor Palmé, 1878. 8° X 727 ^D.

⁷ Jean-Antoine Gauvain dit GALLOIS (1761-1828), conseiller maître à la Cour des Comptes, membre du Tribunat (1799-1807), membre de la Classe des Sciences morales et politiques de l'Institut national (section d'Économie politique).

7. Paul d'ALBERT de LUYNES (1703-1788). Élu à membre de l'Académie française en 1743 et membre honoraire de l'Académie des sciences en 1755.
Homme d'Église, savant.

Paul d'Albert de Luynes, communément appelé « le cardinal de Luynes », était le petit-fils, par sa mère, du marquis de Dangeau (1638-1720), membre, comme lui, de l'Académie française et de l'Académie des sciences. Nommé colonel à 16 ans, il se destinait au métier des armes, mais refusa de se battre en duel et eut la révélation de sa vocation. Ainsi se devint-il évêque de Bayeux à 26 ans. Dès sa nomination à cette fonction, il accepta de devenir membre et protecteur de l'Académie des belles-lettres de Caen et lui permit de tenir ses séances au palais épiscopal, car elle n'avait pas pu se réunir depuis plusieurs années. Il manifesta cependant plus tard son irritation de voir l'Académie accueillir en son sein des protestants.

L'élection de Paul d'Albert de Luynes à l'Académie française en 1743, de préférence à Voltaire, serait due à l'intervention royale. Il est vrai qu'il faisait partie, avec son frère le duc de Luynes, du cercle de la reine Marie Leszczyńska, et qu'il fut premier aumônier de la Dauphine Marie-Josèphe, ainsi qu'ami du Dauphin. Son éloquence naturelle était reconnue.

Nommé archevêque de Sens en 1753, ce qui lui conférait le titre de « primat des Gaules et de Germanie », il reçut le chapeau de cardinal en 1756 et était aussi abbé de Corbie. Il fut fait commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit le 1^{er} janvier 1759.

Le goût des sciences était héréditaire dans la famille de Luynes. Le cardinal consacrait ses loisirs à l'astronomie et à la météorologie. Il réalisa plusieurs observations astronomiques importantes, à Bayeux avec Outhier son secrétaire - qui fit le Voyage au pôle nord avec Maupertuis pour mesurer du degré de méridien -, à Sens, Fontainebleau et dans son hôtel de Versailles. Elles sont transcrites dans les recueils de l'Académie des sciences entre 1743 et 1777, et il devint membre honoraire de cette Académie en 1755. Il publia également un mémoire sur les propriétés du mercure dans les baromètres (1768).

► *Discours prononcé à l'ouverture de l'Académie royale des belles-lettres de Caen après son rétablissement, par Monseigneur l'évêque de Bayeux, choisi protecteur de cette Académie, le 18 janvier 1731*, dans *Recueil de différentes pièces tant envers qu'en prose, lues à l'Académie royale des belles-lettres de Caen*, Caen, Veuve de Gabriel Briard, 1731. 8° AA 64 D⁶.

« N'ayant jamais été familier avec les Muses, je ne puis m'empêcher d'être surpris qu'elles m'honorent aujourd'hui d'un titre qui m'oblige de tenir la première place parmi leurs favoris : il me faudrait pour cela une supériorité de lumières, des connaissances étendues, une culture d'esprit, une qualité de mérite que je ne serai jamais assez aveugle, ou assez injuste pour m'attribuer. »

8. Jean-Pierre CLARIS de FLORIAN, dit FLORIAN (1755-1794). Élu membre de l'Académie française en 1788.
Auteur dramatique, romancier, poète, fabuliste.

Disparu à l'âge de trente-neuf ans, Florian était issu d'une famille noble des Cévennes, vouée à la carrière des armes. Son oncle avait épousé la nièce de Voltaire, et il fut à dix ans, lors d'un séjour à Ferney, présenté au célèbre écrivain, qui lui aurait fait découvrir les *Fables* de La Fontaine.

A treize ans, il devint page au service du duc de Penthièvre puis entra quelques années plus tard à l'école royale d'artillerie de Bapaume. À sa sortie, il servit quelque temps comme officier dans le régiment des dragons de Penthièvre. Florian est un homme à plusieurs visages. La vie de garnison ne lui convenant pas, il obtint de conserver son grade dans l'armée tout en s'attachant au duc de Penthièvre qui resta, sa vie durant, son ami et son protecteur. En effet, Florian préférait à tout le théâtre et la littérature. Il est resté connu en tant que fabuliste, mais il fit ses débuts avant tout comme homme de théâtre⁸ et écrivit aussi des romans, des nouvelles, des contes en prose ou en vers, une traduction très libre du *Don Quichotte* de Cervantès et de nombreux poèmes dont la plupart ont été mis en musique (plus de 200 partitions). La romance la plus connue est *Plaisir d'amour*, qui figure dans la nouvelle *Célestine*. Elle fut publiée pour la première fois en 1785.

Ses romans pastoraux et ses Fables ont été publiés principalement sous la Révolution, entre 1788 et 1793 : cent douze fables ont été publiées de son vivant et douze de manière posthume. Les morales de certains de ses apologues⁹ sont encore citées couramment, comme « Pour vivre heureux, vivons cachés » ; « Arriver haletant, se coucher, s'endormir ; - On appelle cela naître, vivre et mourir » ; « Chacun son métier, - Les vaches seront bien gardées » ; « Rira bien qui rira le dernier » ; de

⁸ Michel COINTAT, *Florian (1755-1794). Aspects méconnus de l'auteur de « Plaisir d'amour »*, ouvr. dactyl., 281 p., Bibl. Inst. TH 117.

⁹ L'apologue est un discours narratif démonstratif, à visée didactique, allégorique, qui renferme des enseignements, dont on tire une morale pratique. Ésopé, dans l'Antiquité, est considéré comme le fondateur du genre.

même que des formules qu'affectionnent encore les recueils de citations, telles que : « *La vérité toute nue sortit un jour de son puits* » ; « *On vous donne d'une main, et l'on vous reprend de l'autre.* »

Forian fut élu membre de l'Académie française à trente-trois ans, après que deux de ses œuvres avaient été couronnées par cette institution, et avec l'appui de son ami François-Antoine de Boissy d'Anglas. Contraint, en tant que noble, de quitter Paris lors de la Révolution française, il se réfugia à Sceaux. Arrêté en 1794, remis en liberté grâce à Boissy d'Anglas, il mourut peu après, probablement des suites de sa détention et de maladie car il était atteint de tuberculose.

► Minute d'une lettre de Florian à l'actrice Madame Dugazon¹⁰, à propos de la pièce *Le Baiser*¹¹. Manuscrit autographe. Fonds Madeleine et Francis Ambrière. Ms 8187, f.123¹².

« Je n'ai pas de titre, Madame, pour vous fatiguer d'une importunité ; car, s'il suffisait pour cela de mon admiration, pour vous, vous passeriez votre vie à être importunée. Je prends donc la liberté de vous demander une grâce, comme on en demande beaucoup, sans aucun droit de l'obtenir. Quelques personnes m'ont engagé à retravailler un petit ouvrage tombé sur votre théâtre il y a dix ans, mais dont le titre ne peut pas tomber. C'est *Le Baiser*. Je l'ai refait en un acte. Je n'ai laissé dans cette pièce que trois rôles, une mère et deux enfants [...] si la mère était jouée par celle dont le talent si varié, si flexible, rend avec un égal succès les paysannes, les princesses, les amantes, les épouses, les coquettes, les Agnès, et fait toujours paraître différent quoiqu'il nous offre toujours la même chose, la perfection. Si ce talent, qui n'a jamais honoré de son jeu aucun de mes ouvrages, voulait faire cet honneur au *Baiser*, le succès ne serait plus douteux... »

► **Théâtre italien.** Paris, Didot l'Aîné, 1784. 8° Pierre 2851.

► **Fables de Florian.** Nouvelle éd. revue, corrigée et augmentée de plusieurs fables inédites d'après les manuscrits autographes de l'auteur. Paris, F. Didot l'Aîné, 1792. 8° R 250 A.

► **Guillaume Tell ou la Suisse libre.** Ouvrage posthume. Paris, an X (1801). 8° R 250 A. Contient un portrait gravé de l'auteur.

9. Jean-François CAILHAVA de l'Estandoux (1731-1813). Élu en 1798 membre de la Classe de Littérature et Beaux-Arts de l'Institut National (section de grammaire) et nommé membre de la Classe de la langue et de la Littérature française en 1803.

Auteur dramatique, poète, critique.

Jean-François Cailhava de L'Estandoux ou d'Estendoux, naquit à l'Estandoux près de Toulouse. Le succès d'une petite pièce qu'il fit représenter sur le théâtre de Toulouse lui inspira le désir de se faire jouer au Théâtre-Français. Les refus des comédiens, puis les sifflets du public qui accueillirent ses premières œuvres ne le découragèrent pas, et il finit par atteindre au succès. La principale tentative dramatique de Cailhava est *l'Égoïsme*, comédie en cinq actes, en vers, jouée en 1777, où l'auteur essaya de revenir aux grandes traditions de la comédie de caractère.

Il s'occupa alors de livres sur l'art dramatique et y ajouta quelques écrits libertins. Il vouait un véritable culte à Molière dont il aurait porté une dent enchâssée dans une bague.

► **De l'Art de la comédie, nouvelle édition.** Ouvrage dédié à Monsieur... Paris, Vve Duchesne, 1786. 2 vol. 8° Q 541.

► **De l'art de la comédie ou détail raisonné des diverses parties de la comédie, et de ses différents genres,** Suivi d'un **Traité de l'imitation où l'on compare à leurs originaux les imitations de Molière et celles des modernes.** Paris, F.A. Didot aîné, 1772. 3 vol. 8° Q 540.

► **Le Dépit amoureux, rétabli en cinq actes. Hommage à Molière,** ... Paris, Charles Pougens, an IX-1801. 8° Q 622 (n° 1) et HR 6 *.

► **Études sur Molière, ou Observations sur la vie, les mœurs, les ouvrages de cet auteur, et sur la manière de jouer ses pièces, pour faire suite aux diverses éditions des Oeuvres de Molière,**... Paris, Debray, an X-1802. 8° Q 580 *.

10. Joseph MICHAUD (1767-1839). Élu en 1813 membre de la classe de la Langue et de la Littérature française de l'Institut national ; nommé membre de l'Académie française par

¹⁰ Louise-Rosalie Lefebvre, dite Madame DUGAZON (1755-1821), était une célèbre comédienne.

¹¹ *Le Baiser ou la bonne fée* fut créé à l'Opéra comique le 26 novembre 1781 avec un livret de Florian et une musique de Champain.

¹² Publiée dans l'édition de la Correspondance de Florian, Paris, Ménard, 1838, tome V, p. 391-392.

l'ordonnance royale du 21 mars 1816 ; élu membre libre de l'Académie des inscriptions en 1837.

Journaliste, historien.

Né à Bourg-en-Bresse, Joseph Michaud devint, à dix-neuf ans, commis en librairie à Lyon. L'année suivante, il écrivit son premier ouvrage, *Voyage littéraire au Mont-Blanc*, puis vint à Paris où l'attendait une vie mouvementée : homme aux opinions politiques fluctuantes, ce qui fit le bonheur de ses détracteurs, il prétendait, à la fin de son existence, avoir été emprisonné onze fois et condamné à mort deux fois.

Après le 9-Thermidor il redevint royaliste et collabora à *La Quotidienne*. Le 13 vendémiaire, il marcha contre la Convention avec les Royalistes. Il s'enfuit, fut arrêté, emprisonné, et parvint à s'échapper. Le tribunal militaire le condamna à mort par contumace le 27 octobre 1795.

Il fonda avec son frère cadet Louis-Gabriel une imprimerie spécialisée dans l'impression d'ouvrages religieux et monarchistes. En 1799, il fut emprisonné plusieurs mois pour avoir imprimé un écrit anti-bonapartiste. Il publia en 1803 son poème *Le Printemps d'un proscrit*. Rallié à l'Empire par raison, il donna des gages en publiant en 1810 le *Treizième chant de l'Énéide ou le Mariage d'Énée et de Lavinie*, qui célèbre le mariage de l'Empereur, ainsi que des vers dithyrambiques sur la naissance du roi de Rome.

Il découvrit les croisades lorsqu'il lui fut demandé, en 1805, de préfacer *Mathilde ou Mémoires tirés de l'histoire des croisades* de Mme Cottin. Il donna alors son *Tableau historique des trois premières croisades*, prélude à son œuvre monumentale, *l'Histoire des Croisades*, parue en sept volumes entre 1812 et 1822 et dont une édition est illustrée par Gustave Doré.

À partir de 1806, il publia avec son frère la fameuse *Biographie universelle*, rééditée en 45 volumes de 1845 à 1862. Il fut décoré de la légion d'honneur en 1812 et élu membre de l'Académie française l'année suivante. Au retour des Bourbons, il redevint royaliste, ce qui lui valut de continuer à appartenir à l'Académie française par l'ordonnance de restauration de 1816¹³. Il obtint également le poste bien rémunéré de lecteur du Roi, poste qui lui fut retiré par Charles X à qui il avait osé s'opposer, avec Villemain et Lacretelle, au nom de l'Académie, à propos de la loi sur la liberté de la presse en 1826.

Pendant les Cent-Jours, Michaud s'opposa à Napoléon et écrivit le pamphlet *Histoire des quinze semaines ou le dernier séjour de Bonaparte*. Il fut élu en 1815 député de l'Ain et siégea dans la majorité ultra-royaliste jusqu'en 1816. Ses opinions politiques n'évolurent plus. En 1817, il devint rédacteur en chef de *La Quotidienne* et le resta jusqu'à sa mort. La même année, il fut élu membre effectif résidant de l'Académie de Savoie, lors de sa création. En 1827, sous le ministère Villèle, il perdit son poste de lecteur du Roi pour avoir défendu la liberté de la presse dans son journal et à l'Académie.

► ***Biographie universelle ...*** Nouvelle édition. Paris, A. Thoissier Desplaces, 1843. 4° AA 158 B usuel.

► ***Histoire des croisades.*** Nouvelle édition. Paris, Furne, 1862-1867. 7^e éd. 4 vol. 8° Schlumberger 658.

► ***Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France depuis le XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e*** précédés de notices pour caractériser chaque auteur des mémoires et son époque suivis de l'analyse des documents historiques qui s'y rapportent. [Première série], par MM. MICHAUD et POUJOULAT. Paris, Éditeur du Commentaire analytique du Code civil, 1836-1838. 12 vol. 4° X 15 A.

11. Pierre FLOURENS (1794-1867). Élu membre de l'Académie des Sciences en 1828 – il en fut secrétaire perpétuel en 1833 - et de l'Académie française en 1840.

Médecin et biologiste.

Né à Béziers, Pierre Flourens est considéré comme l'un des fondateurs des neurosciences expérimentales. Il joua aussi un grand rôle dans le développement de l'anesthésie. Il fit ses études de médecine à Montpellier, obtint le titre de docteur en médecine en 1813, mais préféra dans un premier temps se consacrer à sa passion, l'histoire naturelle. Il vint l'année suivante à Paris, où il connut Georges Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, Chaptal et d'autres savants. On remarqua la clarté de style et la précision d'analyse de ses premiers essais scientifiques sur le système nerveux. À partir de 1825, ses travaux portèrent sur les effets de lésions chirurgicales du système nerveux.

Flourens fut élu membre de l'Académie des sciences (section d'économie rurale) en 1828 et en devint l'un des deux secrétaires perpétuels en 1833. En 1830, Georges Cuvier lui fit attribuer les cours d'anatomie humaine au Muséum, avant qu'il ne reçoive la chaire d'Antoine Portal. En 1838, Flourens changea de chaire et obtint celle de physiologie comparée. Il devint membre étranger de la Royal Society en 1835.

¹³ En tout 24 membres issus de l'Institut de 1803 continuèrent à siéger après la réorganisation voulue par Louis XVIII en 1816. Voir : Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE, *Des siècles d'immortalité*. Paris, Fayard, 2011, p. 176.

En 1837, Flourens entra à la Chambre des députés, comme élu du 3^e collège de l'Hérault (Béziers). Il prit place à gauche et vota d'ordinaire avec l'opposition, mais sans se mêler aux discussions de la tribune. En 1846, Louis-Philippe le fit pair de France mais il conserva un rôle politique effacé qui n'interrompit jamais les leçons du professeur ni les recherches du savant.

Ses publications scientifiques sont très abondantes, et il reçut de nombreuses décorations et titres honorifiques. En 1840, poussé par les adversaires du romantisme, il fut élu à l'Académie française, au quatrième tour de scrutin, par 17 voix contre 12 à Victor Hugo.

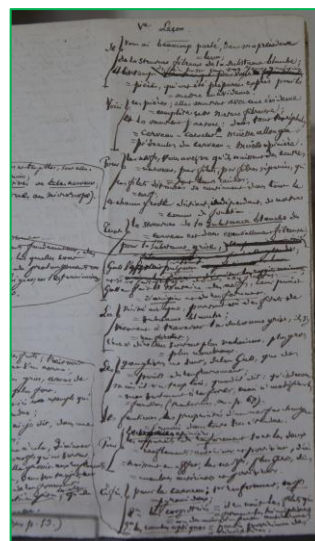
Après une attaque cérébrale en 1864, il se retira de toute activité publique et mourut trois ans plus tard. Il avait épousé une fille du général du Premier Empire Gabriel-Joseph Clément, nommé à titre posthume baron d'Aerzen et de l'Empire.

► **Cours au Collège de France pour 1860 : 21 leçons.**

Manuscrit autographe. Ms 2597.

Tiré du fonds de papiers (cours, travaux, coupures de journaux) de Pierre Flourens.

Don de M. Abel Flourens, 1918.



► **Mémoires d'anatomie et de physiologie comparées... accompagnés de huit planches gravées et coloriées.** Paris, J.-B. Baillière, 1844. 4° M 460 ^{m*}. Envoi autographe : « À l'Académie des Sciences, hommage de l'auteur. »

► **De la longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe.** Paris, Garnier Frères, 1854. Envoi autographe :

« À l'Académie des Sciences, hommage respectueux. »

« La vie ne recommence pas à chaque nouvel individu : elle n'a commencé qu'une fois pour chaque espèce. À compter du premier couple créé de chaque espèce, la vie ne recommence plus, elle se continue. Je recule le mystère, autant qu'il se peut, et je lui garde sa place.

Quant à la vieillesse, je l'envisage ici sous ses deux côtés, le côté physique et le côté moral. Du côté physique, je lui ouvre de grandes espérances : un siècle de vie normale, et jusqu'à deux siècles de vie extrême ; et tout cela à une simple condition, mais qui est rigoureuse : celle d'une bonne conduite, d'une existence toujours occupée, du travail, de l'étude, de la modération, de la sobriété en toutes choses. Du côté moral, la perspective n'est pas moins belle. Que d'heureux vieillards ! et quels exemples des facultés les plus délicates et les plus nobles sans cesse perfectionnées ! Fontenelle, Voltaire, Buffon, Bossuet [...] Je voudrais que ce livre pût apprendre à tous les hommes le respect nécessaire de la vieillesse ... »

► **De l'instinct et de l'intelligence des animaux.** Quatrième édition refondue et considérablement augmentée. Paris, Garnier Frères, 1861. Envoi autographe : « À l'Académie des Sciences, hommage respectueux de l'auteur. »

► **Ontologie naturelle ou étude philosophique des êtres.** Paris, Garnier Frères, 1861. Envoi autographe : « À l'Académie des Sciences, hommage respectueux de l'auteur. »

12. Claude BERNARD (1813-1878). Élu membre de l'Académie des sciences en 1854 et de l'Académie française en 1868.

Médecin et biologiste.

Né dans une famille de vignerons du petit village de Saint-Julien-en-Beaujolais, Claude Bernard vint à Paris avec l'espoir d'y faire une carrière d'auteur de théâtre. Il avait auparavant échoué au baccalauréat et, à l'âge de 19 ans, occupé une place de préparateur chez un pharmacien de Lyon. Il fondait davantage d'espoir dans les deux pièces de

théâtre qu'il venait d'écrire, un vaudeville et un drame historique, *Arthur de Bretagne*, mais Saint-Marc Girardin, célèbre critique littéraire de l'époque, auquel il soumit ses manuscrits, lui conseilla d'abandonner cette voie et l'engagea à s'inscrire plutôt à la Faculté de médecine, où il devient médecin externe, puis interne. Déjà la prédilection de Claude Bernard pour le laboratoire était nette, et il trouva auprès de François Magendie sa vraie vocation : l'étude des fonctions vitales par la méthode expérimentale. Son goût pour la chimie lui fit fréquenter parallèlement le laboratoire de Théophile J. Pelouze, qui s'intéressait à la chimie adaptée à la physiologie. Il y rencontra Marcelin Berthelot, qui collaborera plus tard avec lui, notamment dans ses travaux sur le foie. En 1843, Claude Bernard est docteur en médecine ; en 1844, il échoue au concours d'agrégation d'anatomie et physiologie malgré une somme de travaux déjà importante, en partie, semble-t-il, du fait d'une présentation et d'une élocution défectueuses.

Magendie, qui avait testé sa valeur, lui offrit un poste de préparateur dans son laboratoire de l'Hôtel-Dieu. C'est le début d'une longue période de publications qui se succédèrent sans interruption et ouvrirent la voie à la physiologie moderne.

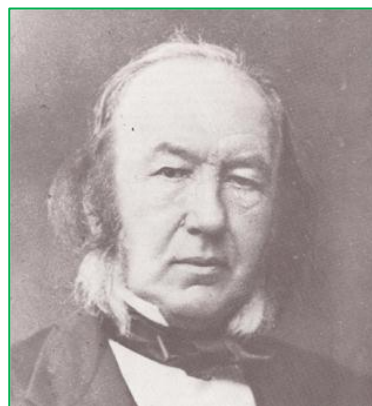
Claude Bernard devint rapidement célèbre. Docteur ès sciences naturelles en 1853, il fut élu à l'Académie des sciences en 1854 ; la même année, on créa pour lui une chaire de physiologie expérimentale à la Sorbonne. En 1855, Magendie mourut en lui « léguant » en quelque sorte sa chaire du Collège de France. En 1868, Claude Bernard laissa cette chaire à Paul Bert pour devenir professeur de physiologie au Muséum d'histoire naturelle, où les conditions matérielles étaient plus confortables. L'année 1868 fut aussi celle de son élection à l'Académie française. En 1869, Claude Bernard fut nommé sénateur par décret impérial.

À côté de ses succès publics, Claude Bernard, qui s'était laissé marier malgré lui, connaissait des déboires familiaux. Son épouse ne partageait pas son intérêt pour les sciences et, avec leurs deux filles, faisait campagne contre la vivisection prônée par le physiologiste. La séparation légale eut lieu en 1869, époque à laquelle Claude Bernard rencontra une journaliste russe, Marie Raffalovich (1833-1821) qui s'intéressait à ses travaux. Il échangea avec elle une correspondance chaleureuse et platonique au cours des dix années suivantes, plus de 500 lettres qui se trouvent aujourd'hui à la bibliothèque de l'Institut à laquelle Madame Raffalovich légua sa correspondance et ses papiers.

À partir de 1865, Claude Bernard souffrit de troubles de santé variés qui l'obligèrent à se reposer, notamment à Saint-Julien, dans sa maison natale. C'est là qu'il rédigea son œuvre la plus célèbre, *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865), préface d'une œuvre qu'il laissa inachevée, les *Principes de médecine expérimentale*. Il revint à la religion avant de mourir, ce qui souleva de vives discussions, Gambetta demanda pour lui à la Chambre des députés les funérailles nationales : il fut le premier savant français à en bénéficier et un cortège de 4000 personnes suivit le corbillard jusqu'au cimetière du Père Lachaise.

L'œuvre de Claude Bernard a contribué au progrès de la physiologie et de la médecine, notamment dans les domaines de la neurologie, de la digestion et de la régulation endocrinienne. Elle a montré la valeur d'expériences dont beaucoup font appel à des produits chimiques, ce qui est aussi une voie nouvelle (l'intoxication par le curare permet d'étudier la conduction nerveuse ; l'intoxication par l'oxyde de carbone met en évidence le rôle du sang comme transporteur d'oxygène grâce aux globules rouges, etc.).

Enfin, ses études le conduisirent à poser les principes d'une médecine expérimentale, dont il se veut le créateur et dont il attend beaucoup par la découverte du déterminisme des phénomènes, la physiologie et la pathologie n'étant que des variantes de mêmes phénomènes physico-chimiques.



« Sa tête magnifique, toujours méditative,
était devenue extrêmement belle à 60 ans »,
E. Renan.

► **Notice sur les travaux de M. Claude Bernard, candidat à une place vacante à l'Académie des Sciences dans la section de zoologie**, Paris, Martinet, 1852. 4° M 888 (2).

► **Leçons de physiologie expérimentale appliquée à la médecine faites au Collège de France.** Paris, J.B. Baillière et fils, 1855. 2 vol. 8° Schlumberger 201.

Livre de prix - accessit du concours de l'externat en médecine et en chirurgie, 1868 - décerné à Gustave Schlumberger qui, avant de devenir historien et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, avait poursuivi des études de médecine.

► **Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.** Paris, J.B. Baillière et fils, 1865. 8° M 1547 F* réserve.
Envoi autographe de l'auteur : « Offert à l'Académie des Sciences. »

► **Lettres de Claude Bernard à Marie Raffalovich.** Ms 3653-3659. Legs de M^{me} Raffalovich.

Lettre exposée, 5 novembre 1870 : « Chère Madame, Les événements marchent et mes sombres pressentiments suivent leur cours. La capitulation de Metz entourée de mystères impénétrés, le bombardement de Paris imminent ou déjà commencé, Lyon, le Midi, le Centre menacés ; voilà le présent en attendant l'avenir. Puis tout cela est encadré par les Commissions révolutionnaires qui se forment pour sauver la Patrie révolutionnairement ; c'est là le mot à la mode. J'en ai entendus : ils ne procèdent que révolutionnairement ; ils parlent, marchent, combattent révolutionnairement ; ils s'habillent, boivent et mangent révolutionnairement ... Je m'arrête parce qu'il est convenu, entre nous, de laisser la politique de côté. »



► **Eugène GUILLAUME**, membre de l'Institut (Académie des beaux-arts et Académie française), **Masque funéraire de Claude Bernard.** 1878. Bronze. Objet 134. Legs de M^{me} Raffalovich.

Appelé par Mme Raffalovich, Eugène Guillaume réalisa le masque mortuaire de Cl. Bernard peu après le décès de ce dernier, dans la soirée du 10 février 1878.

13. Ernest RENAN (1823-1892). Élu membre de l'Académie des Inscriptions en 1856, et de l'Académie française en 1878.

Philologue, philosophe et historien.

Né à Tréguier (Bretagne), Ernest Renan, qui avait, comme on sait, abandonné l'état ecclésiastique, fut élu à trente-trois ans membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, en tant que sémitisant, un an après la consécration scientifique que connut son *Histoire générale des langues sémitiques*. L'ampleur de ses compétences, sa personnalité, sa foi dans le positivisme en firent l'une des figures les plus emblématiques du monde intellectuel de la seconde moitié du XIX^e siècle.

En tant qu'archéologue, il reçut de Napoléon III la direction de la célèbre mission en Phénicie (Liban, parties de Syrie et de Palestine) en 1860-1861, qui fonda durablement les bases de l'archéologie phénicienne. Pendant son séjour, il fouilla au nord et au sud de Beyrouth (où furent découverts des vestiges importants) puis explora le Haut Liban.

En tant que philologue épris du monde de la Bible, Renan traduisit *le Livre de Job* (1858) et le *Cantique des Cantiques* (1860). En 1862, présenté à la fois par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et le Collège de France, il obtint la chaire d'hébreu au Collège de France. En 1867, il fonda le *Corpus des inscriptions sémitiques*, dévoilant dans un premier temps sa moisson d'inscriptions phéniciennes. « De tout ce que j'ai fait, écrira-t-il, c'est le *Corpus* que j'aime le mieux. »

Pendant la mission de Phénicie, Renan avait profité de moments de tranquillité pour préparer *la Vie de Jésus*, qui parut en 1863 et qui est son œuvre capitale. L'ouvrage souleva d'extraordinaires polémiques tant en France qu'à l'étranger ; le pape le qualifia de « *blasphémateur européen* », et des manifestations hostiles se produisirent au Collège de France, qui amenèrent la suspension de son cours. Le gouvernement impérial lui offrit comme compensation l'administration de la Bibliothèque nationale qu'il refusa.

Hélène Carrère d'Encausse écrit : « L'Académie avait très tôt pensé à lui, mais Mgr Dupanloup s'était insurgé contre cette éventualité avec une passion telle qu'il aura fallu attendre les grands bouleversements politiques et intellectuels de la Troisième République pour y revenir. »¹⁴ Renan fut élu à l'Académie française en 1878 et reçu l'année suivante. La haine du parti religieux contre lui n'a jamais désarmé, tant à l'Institut qu'au plus haut niveau de l'État : le maréchal Mac-Mahon, président de la République jusqu'en 1879, refusa de le nommer officier de la Légion d'honneur et Renan obtint ce grade seulement en 1880. De même, alors que Renan avait été membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres pendant 36 ans, il fut, à sa mort, privé de la notice nécrologique traditionnelle par Henri Wallon, secrétaire perpétuel de cette Académie. Ce n'est que 51 ans plus tard, en 1943, qu'un hommage lui fut rendu par l'Académie des Inscriptions par le secrétaire perpétuel René Dussaud.

À l'âge de soixante ans, ayant terminé *Les Origines de Christianisme*, Renan commença son *Histoire d'Israël*, fondée sur une étude qui occupera toute sa vie, celle de l'Ancien Testament. Le premier volume de l'*Histoire d'Israël* parut en 1887, le troisième en 1891, les deux derniers à titre posthume. Renan est aussi à l'origine du *Corpus des inscriptions sémitiques*, publié par l'Académie des inscriptions et belles-lettres de 1881 à 1962.



► **Charles-Auguste MENGIN. *Portrait d'Ernest Renan***, exposé au Salon de 1878.

Huile sur toile. 70 x 56 cm. Objet 135. Salle de lecture.
Legs de M^{me} Raffalovich (voir la notice Claude Bernard ci-dessus).

► **Eugène PIROU. *Portrait photographique d'Ernest Renan***. 1884-1886. Photoglyptie, 28 x 21 cm. Objet 64.
Provenance : commande et don d'Henri d'Orléans, duc d'Aumale. Cette photographie appartient à un recueil de photographies des membres de l'Institut contemporains du duc d'Aumale, recueil commandé par ce dernier, qui appartenait à trois académies sur cinq.

► **Jean Désiré RINGEL D'ILLZACH, *Ernest Renan***, 1885. Médaillon uniface en bronze. Objet 448. Achat, 1946.

► ***Essai historique sur les langues sémitiques et langue hébraïque en particulier***. 1847. Ms 2209. Don de M^{me} Renan, née Cornélie Scheffer.

Cet essai, dans lequel Renan ne possède encore que le titre de « licencié ès lettres », fut récompensé par le prix Volney de l'Institut. Dans ses souvenirs¹⁵, Renan rapporte à ce sujet : « *Presque tous les hommes avec lesquels j'ai été en rapport ont été pour moi d'une bienveillance extrême. Au sortir du séminaire, je traversai, ainsi que je l'ai dit, une période de solitude, où je n'eus pour me soutenir que les lettres de ma sœur et les entretiens de M. Berthelot ; mais bientôt je trouvai de tous côtés des sourires et des encouragements. [...] Eugène Burnouf, sur la vue d'un essai bien imparfait que je présentai au concours du prix Volney, en 1847, m'adopta comme son élève...* »

¹⁴ Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE, *Des siècles d'immortalité*. Paris, Fayard, 2011, p. 214.

¹⁵ E. RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Calmann Lévy, 1883.

► **Histoire générale et système comparé des langues sémitiques**...Paris, Impr. impériale, 1855. In-8° O 52 B.

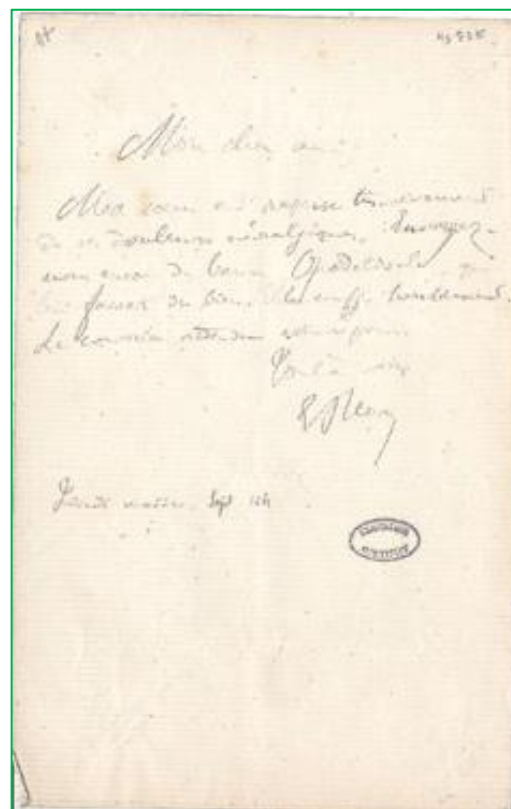
► **Lettres d'Ernest Renan à Charles Gaillardot¹⁶ et à Hortense Cornu¹⁷ pendant la Mission en Phénicie.** 1860-1882. Manuscrits autographes. ²Ms 7318-7319. Don de Gaston Gille, 1983¹⁸.

Ces lettres apportent des informations précieuses tant sur les trouvailles archéologiques de la mission de Phénicie que sur le contexte local et les difficultés matérielles rencontrées.

- Lettre de Renan au docteur Gaillardot, Sour, 19 avril 1861. « *Mon cher ami, Je ne reçois pas de lettre de vous ; mais je ne le conçois que trop ; un monde nous sépare. Nous avons ouvert Oum el-Awamid qui nous a donné enfin une inscription phénicienne ! C'est un cadran solaire, avec une inscription qui l'entoure. Nous avons aussi des masses de sculptures égypto-phéniciennes, et des résultats du plus haut intérêt. Je pars demain pour mes grandes pérégrinations. Je débute par Safed ; puis je me rabattraï sur Jérusalem. Conduisez Amrit selon vos inspirations. Laissez-moi vous adjurer encore, si vous ne trouvez pas, ou de modifier les plans de fouilles ou de les clore. Vous savez nos limites ; il faut nous ménager pour les points sûrs, tels que Saïda et aussi Oum el-Awamid. Mais ce sont là, j'espère, des craintes chimériques. Il n'est pas possible que notre campagne de Tortose nous donne moins que les autres... »*- Renan, qui avait emmené sa femme et sa sœur avec lui, les sacrifia quelque peu à son travail harassant. Il écrit à Mme Cornu le 13 février 1861 : « *Ma femme et ma sœur supportent bien les fatigues auxquelles je les sou mets. Elles font leurs huit heures de cheval par jour sans en être trop épuisées. La pensée de coopérer à un travail qu'elles aiment les soutient* » et, le 14 août, « *Je vous écris comme un solitaire du Liban, devenu le compagnon des ours et des chacals.* »

Le 24 septembre 1861, la sœur de Renan, Henriette, succomba à une crise de paludisme et Renan, également atteint, ne fut sauvé du coma que de justesse. Le dernier message la concernant est adressé par Renan au docteur Gaillardot sur un billet au crayon écrit à la hâte (ci-contre) :

« *Mon cher ami, Ma sœur est reprise très vivement de ses douleurs névralgiques. Envoyez-nous du baume opodeldoch, qui lui faisait du bien. Elle souffre horriblement. Le courrier attendra votre réponse. Tout à vous, E. Renan.* »



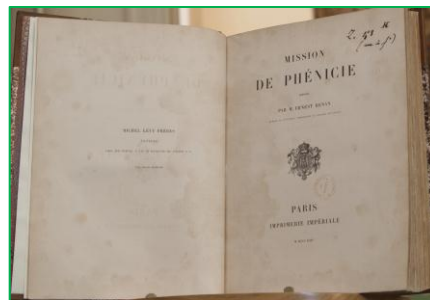
► **Ma sœur Henriette** ; avec illustrations d'après Henri Scheffer et Ary Renan. Paris, Calmann Lévy, 1895. Lovenjoul 33110.

¹⁶ Lettres publiées par A. Le Breton dans la *Revue des Deux Mondes*, juin-juillet 1927.

¹⁷ Hortense CORNU, amie d'enfance de Napoléon III, animait un salon parisien et exerçait une influence intellectuelle sur l'Empereur. Elle aimait découvrir de nouveaux talents et avait décidé de soutenir Renan après avoir entendu une de ses communications à l'Institut. Elle demeura ensuite sa protectrice pendant 25 ans. Lettres publiées par Maurice Gasnier : *Ernest Renan-Hortense Cornu; correspondance, 1856-1861 (mission en Phénicie)*. Brest, Centre d'étude des correspondances, CNRS-Faculté des lettres, 1994. 8° N.S. 49854.

¹⁸ G. Gille avait acheté ces lettres en 1951 à la Parke-Bennet Gallery de New York. Elles provenaient du collectionneur et libraire new-yorkais, Gabriel Wells, qui les avait acquises en 1926 du fils de Charles Gaillardot.

► *Mission de Phénicie dirigée par M. Ernest Renan ; planches exécutées sous la dir. de M. Thobois, architecte.* Paris, Imprimerie impériale, 1864.
2 vol. (texte et planches). Fol Z 153 H.



► *Vie de Jésus.*
Édition illustrée de soixante dessins
par Godefroy DURAND.
Paris, Michel Lévy Frères, 1870.
8° R 297 L.



« Les nouveaux venus se firent baptiser comme tout le monde... », p. 59.

14. Paul-Armand CHALLEMEL-LACOUR (1827-1896). Élu membre de l'Académie française en 1893.

Homme politique, diplomate, historien de la philosophie.

P.A. Challemel-Lacour naquit à Avranches (Normandie). Après ses études à l'École normale supérieure, il obtint le premier prix au concours d'agrégation de philosophie en 1849. Il enseigna la philosophie à Pau puis à Limoges. Ses opinions républicaines lui valurent d'être arrêté en 1851 après le coup d'État de Napoléon III. Exilé au bout de quelques mois de détention, il voyagea en Europe, donna des conférences en Belgique et devint professeur de littérature française à l'École polytechnique fédérale de Zurich en 1856. Revenu en France après l'amnistie de 1859, son projet de cours sur l'histoire et l'art fut immédiatement supprimé et il fut obligé de vivre de sa plume en contribuant de façon régulière à des périodiques. Il assura la critique littéraire du *Temps*, géra *La Revue des Deux Mondes* et dirigea la *Revue politique*.

Il joua un rôle politique important à partir du 4 septembre 1870. Nommé préfet du Rhône à la chute du Second Empire, il dut réprimer le soulèvement révolutionnaire à Lyon. Démissionnaire le 5 février 1871, il fut élu député des Bouches-du-Rhône en janvier 1872 et sénateur du même département en 1876, réélu en 1885. Il siégea d'abord à l'extrême gauche, mais évolua jusqu'à devenir, sur la fin de sa vie, le premier représentant du républicanisme modéré. Du vivant de Gambetta, il fut néanmoins l'un de ses plus ardents défenseurs et, un temps, rédacteur de son organe, *la République française*. En 1879, il fut nommé ambassadeur de France à Berne, puis à Londres en 1880. Jugé peu diplomate, il démissionna en 1882 et devint ministre des Affaires étrangères en février 1883 dans le cabinet de Jules Ferry, mais se retira en novembre de la même année.



Challemel-Lacour, président du Sénat.

Son éloquence claire et raisonnée l'a fait considérer comme l'un des meilleurs orateurs français de son époque. Élu vice-président du Sénat en 1890, il succéda à Jules Ferry au fauteuil de président du 27 mars 1893 au 16 janvier 1896, où il se distingua par la vigueur avec laquelle il soutint le Sénat contre les empiètements de la Chambre, avant que sa santé chancelante ne le force à démissionner en 1896.

Outre ses propres ouvrages, il effectua des traductions, notamment de l'*Histoire de la Philosophie* de Ritter, et procéda à la publication des œuvres de Louise d'Épinay en 1869.

Gabriel Hanotaux, qui avait connu Challemel-Lacour dans l'entourage de Gambetta, lui succéda à l'Académie et le décrivait en ces termes : « *D'abord Challemel-Lacour, dont la maîtrise muette et sévère, l'autorité élégante, les lèvres mi-closes dictaient la doctrine et imposaient la raideur. On le respectait plus qu'on ne l'aimait ; on ne savait pas alors que sa froideur pessimiste et ses boutades cinglantes n'étaient que l'expression refoulée d'une profonde mélancolie et d'un douloureux désenchantement...* »¹⁹

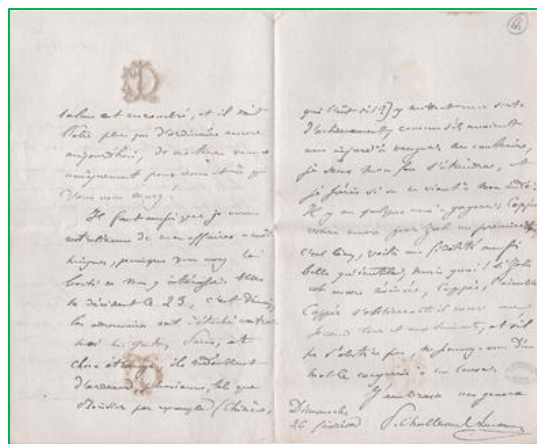
► **Oeuvres oratoires de Challemel-Lacour, avec une introd. et des notices de J. Reinach,...** ; ouvrage orné d'un portrait en héliogravure d'après un dessin inédit de Léon Bonnat. Paris, Delagrave, 1897. Envoi autographe de Joseph Reinach à l'Académie des sciences morales et politiques (8° N. S. 399). Envoi autographe de Joseph Reinach à l'Académie française (8° N. S. 399 bis).

► **Études et réflexions d'un pessimiste**, suivi de **Un bouddhiste contemporain en Allemagne : Arthur Schopenhauer**. Paris : Bibliothèque Charpentier, E. Fasquelle, 1901. NSd 874 et NSd 911.

Cette série de portraits (Leopardi, Schopenhauer, Shakespeare, Shelley, Byron, etc.) fut composée entre 1860 et 1869.

► **Lettres de Challemel-Lacour à Juliette Adam**²⁰. 1881-1894. 22 lettres autographes. Ms 7743. Achat 2012.

- 26 février 1893. Challemel-Lacour, candidat à l'Académie, écrit : « [...] Il faut aussi que je vous entretienne de mes affaires académiques, puisque vous avez la bonté de vous y intéresser. Elles se décident le 23, c'est demain ; les adversaires ont détaché contre moi M. Gaston Paris²¹, et chose étrange, ils redoublent d'ardeur, plusieurs, tels que Boissier par exemple (Chimène, qui l'eût dit ?) y mettent une sorte d'acharnement, comme s'ils avaient une injure à venger. Au contraire, je sens mon feu s'éteindre, et je pèris si on ne vient à mon aide. Il y a quelques amis à gagner : Coppée votera encore pour Zola au premier tour. C'est bien, voilà une fidélité aussi belle qu'inutile ; mais quoi ! Si Zola est encore évincé, Coppée, l'aimable Coppée s'obstinera-t-il encore au second tour et aux suivants ; et s'il ne s'obstine pas, ne pouvez-vous le conquérir à ma cause... » (f.65-66).



Challemel-Lacour fut élu et Gaston Boissier le reçut sous la Coupole en ces termes : « *L'Académie française a toujours fait une large place aux hommes d'État : c'est une tradition qui remonte à ses origines. Votre illustre prédécesseur avait même à ce propos toute une théorie qu'il nous exposait avec sa verve ordinaire ; il trouvait très naturel que l'Académie, comme les prytanées des cités antiques, recueillît les débris des régimes qui ont tour à tour gouverné la France. Ces anciens ministres, ces orateurs fatigués, ces diplomates au repos, auxquels elle ouvre un asile honorable, il aimait à les imaginer un peu désabusés de la vie, revenus de leurs espérances, guéris de leurs ambitions, parfaitement heureux de jouir de cette paix sereine qu'ils n'ont guère connue. Il se les représentait, volontiers causant tranquillement ensemble, sans rancune et sans regrets, comme ces ombres, qui, dans les dialogues de Fénelon, conversent avec tant de civilité et de courtoisie sur les pelouses de l'Élysée. Peut-être entrât-il un peu d'illusion dans la manière dont il se les figurait. Quelques personnes prétendent qu'on ne se détache pas si facilement des grandeurs humaines, que sans doute, avec le temps, les haines peuvent se calmer, mais que les regrets demeurent. Je me souviens qu'un de nos confrères, qui avait occupé les plus hautes fonctions de l'État, nous disait un jour : « On ne souhaiterait pas d'être ministre, si l'on savait que qu'il en coûte de ne l'être plus. »*

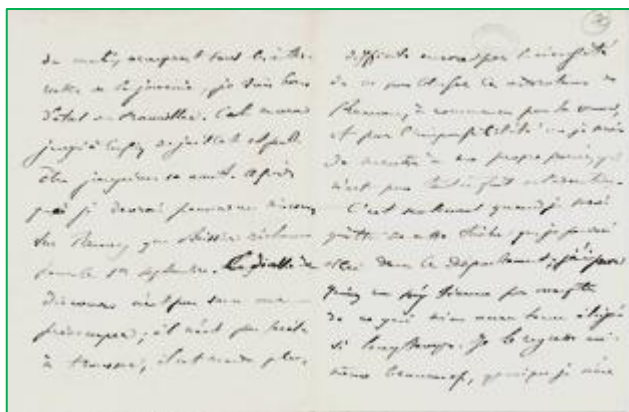
¹⁹ *Mon Temps*, II, p.142-143.

²⁰ Madame Edmond ADAM, née Juliette Lambert, femme de lettres qui animait un célèbre salon politique, avait la réputation d'être faiseuse d'académiciens et de sénateurs.

²¹ Gaston PARIS, médiéviste et philologue, était proche de Gaston BOISSIER, son confrère au Collège de France et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Conformément à la tradition, Challemel-Lacour dut consacrer son discours de réception à l'éloge de son prédécesseur, Renan, mais il ne partageait pas ses idées. Il écrit à Juliette Adam, sur papier à en-tête de la présidence du Sénat :

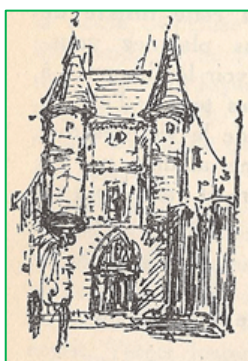
« [...] je devrai penser au discours sur Renan que Boissier réclame pour le 1^{er} septembre. Ce diable de discours n'est pas sans me préoccuper ; il n'est pas facile à trousse, il est rendu plus difficile encore par la nécessité de ne pas blesser les adorateurs de Renan, à commencer par sa veuve, et par l'impossibilité où je serais de mentir à ma propre pensée, qui n'est pas tout à fait de l'adoration... » (f. 69-70).



15. Gabriel HANOTAUX (1853-1944). Élu membre de l'Académie française en 1897. Homme politique, historien, diplomate.

Décédé dans sa quatre-vingt-douzième année, Académicien pendant quarante-sept ans, Gabriel Hanotaux proclamait volontiers « j'aime la vie »²². Sa renommée relève de sa double et parallèle activité d'homme d'État et d'historien. Né dans une famille de notaires de Picardie, « région frontrière éminemment "historique" », ainsi qu'il le déclarait lui-même, il demeura attaché à sa région natale. En 1870, Saint-Quentin s'était défendue héroïquement contre les Prussiens, ce qui le marqua durablement. Peu après, son père vint à disparaître et il s'installa à Paris pour y passer une licence en droit, qu'il poursuivit, sans grande conviction, par un doctorat. Il envisageait alors de devenir avocat, et l'historien et homme politique Henri Martin, son parent, lui fit remarquer « Vous croyez parler français, mais vous parlez picard. Il faudra changer cela ». Hanotaux s'inscrivit au Conservatoire d'art dramatique pour corriger son accent, sans y parvenir totalement.

Ses goûts personnels le portaient plutôt vers l'histoire et surtout l'histoire politique. Dès 1877, il écrivit quelques articles dans la *Revue historique*. Henri Martin, militant du camp républicain et député de l'Aisne (élu à l'Académie française en 1878), l'introduisit auprès de Jules Quicherat, directeur de l'École des Chartes, qui lui vanta les qualités de la formation chartiste. Hanotaux devint élève de l'École en 1878 et en sortit en 1880, avec une thèse sur *Origines de l'institution des intendants des provinces (1550-1631)* : « faisant craquer les cadres »²³, il avait introduit pour la première fois l'époque moderne dans un établissement encore principalement consacré à l'étude du Moyen Âge.



« L'École des chartes était alors installée au Palais Soubise, au sein des Archives nationales, dans le Marais.

« J'entrai à l'École des chartes [...] uniquement pour y chercher des instruments et une méthode, décidé de ne me servir de uns et de l'autre qu'à ma fantaisie. L'École des chartes, en fait, me procura d'autres avantages et me combla de plus rares bienfaits : d'abord elle me fit connaître des hommes : Quicherat, véritable stoïcien, de la lignée des « grands ancêtres » [...] Je dois aussi à l'École des Chartes de bonnes et solides amitiés qui me furent d'un grand secours dans les études auxquelles j'allais me consacrer. »
Mon temps, I, p. 304-306.

Les centres d'intérêt du jeune Hanotaux étaient multiples. De 1880 à 1886 il fut en dépit de sa jeunesse, chargé de conférence sur les sources de l'histoire moderne à l'École pratique des hautes études. Aux archives du ministère des Affaires étrangères, il fréquentait depuis six mois le dépôt comme chercheur, lorsqu'on lui proposa d'y rester comme attaché surnuméraire. En 1880, il devint « attaché payé » et secrétaire de la Commission aux Archives diplomatiques, dont Henri Martin était le président. Ainsi gravit-il un à un les échelons de la carrière diplomatique, jusqu'à accéder aux « grandes affaires » et sans jamais abandonner ses recherches historiques.

²² Gustave DUPONT-FERRIER, "Gabriel Hanotaux", in: *Bibliothèque de l'École des chartes*. 1944, tome 105. pp. 347-350.

²³ *Mon temps*, I, p.337.

« À fond dans les livres ».

« Il m'est impossible, à moi-même, de comprendre, en mon âge refroidi, l'enthousiasme, la joie profonde, illimitée, inassouissable, avec lesquels je me plongeais dans le travail quand, une fois, j'eus appris comment il faut travailler ; les journées passaient comme des heures, les semaines comme des journées. Je ne marchais pas, je courais ; je ne courais pas, je volais. De l'École ses chartes à l'École des Hautes Études, du Collège de France aux bibliothèques, des Archives au Conservatoire, d'un bout à l'autre de Paris, je bondissais pour ne manquer l'heure nulle part [...] Mon régime était excellent pour le travail : je ne mangeais pas. C'est à la lettre [...] Ne mangeant pas, je doublais mes heures d'étude. La fièvre du savoir, la cupidité du savoir (libido sciendi) me soutenait. »
Mon temps, I, p. 310.



En 1881, Hanotaux se rapprocha de Gambetta qui avait lu ses articles et qui lui dit : « *Que faites-vous à vous perdre dans cet insondable passé ?... Quittez vos archives ! Venez à la politique...* ». Ce fut fait l'année suivante, dans le camp républicain au cabinet de Léon Gambetta, puis dans celui de Jules Ferry. C'est par Jules Ferry qu'Hanotaux s'ouvrit à la politique coloniale, « Ferry l'impopulaire » auquel il voua une grande admiration et consacra de belles pages dans ses Mémoires : « *j'ai été son agent, son familier, je puis dire son ami. J'ai le droit et le devoir de parler.* »

Hanotaux fut élu député de l'Aisne en 1886 mais battu en 1889. En 1892, il fut chargé de négocier un traité de commerce entre la France et le Canada qui fut signé l'année suivante. Il fut ministre des Affaires étrangères dans deux cabinets en 1894 et de 1896 à 1898. À ce titre, il accompagna le tsar Nicolas II, reçu avec faste par l'Académie en 1896. Hélène Carrère d'Encausse raconte que cette visite « fut, pour Hanotaux, une révélation et fit sur lui l'effet d'un vrai coup de foudre : il décida sur le champ qu'il devait "en être" »²⁴. L'Académie, dit-elle, « n'accepta Hanotaux qu'au quatrième tour, ce qui n'était pas glorieux compte tenu de son statut ; mais elle montrait par là que le pouvoir n'avait pas vraiment prise sur elle. »

En 1909, Hanotaux fut le président-fondateur du Comité France-Amérique et, de 1920 à 1923, délégué de la France à la Société des Nations.

Le duc de la Force, dans son discours d'accueil d'André Siegfried à l'Académie française, déclare : « *Dans mon enfance le nom de M. Hanotaux, ministre des Affaires étrangères, était sur toutes les lèvres, dans tous les journaux, dont quelques-uns le vilipendaient. « J'ai été l'homme le plus insulté de France, » disait-il bien des années après, avec un joyeux sourire. [...] M. Hanotaux se contentait de dire : « Vous ne pouvez pas empêcher Paris de causer » [et] « Si tout le monde savait ce que tout le monde dit de tout le monde, personne ne parlerait plus à personne.* »

Hanotaux publia une centaine d'ouvrages historiques, principalement sur les règnes de Charles VII et de Louis XIII, et demeure encore aujourd'hui « le grand historien de Richelieu »²⁵. En 1903, il composa, avec Georges Vicaire, *La Jeunesse de Balzac*, et fit la connaissance du grand balzacien Charles de Spoelberch de Lovenjoul, qui légua peu après sa magnifique collection à l'Institut de France.

Hanotaux réunit aussi une importante bibliothèque et une remarquable collection d'estampes et de manuscrits. Il explique dans ses souvenirs : « *Pour moi, dont les ressources furent toujours limitées, [...] mes études me portèrent surtout vers les livres, les gravures, les autographes, en un mot les monuments de l'histoire. Dès que j'avais quelques heures de loisir, je gagnais les quais, j'entrais chez les libraires, je fouillais dans les boîtes. Souvent je finissais mon mois sans un sol dans la poche [...] Les circonstances m'ont forcé parfois de laisser des parties importantes de ma bibliothèque s'en aller [...] Après ces ventes, je suis encore à la tête d'une trentaine de mille volumes, tous achetés par moi. Je les connais un à un ; je les manie tous les matins ; je les retrouve d'un coup d'œil et au bras levé. On se demandera peut-être comment, dans le capharnaüm ainsi entassé, sou à sou, et au jour la journée par soixante-dix ans d'achats, il a pu se rencontrer et se trouver encore un choix de livres précieux, dignes d'intéresser les amateurs les plus raffinés, les plus exigeants. Voici mon secret : la constitution de ma bibliothèque fut comme une loterie ; à force de prendre des billets, j'ai eu de bons numéros.* »²⁶

En 1906, Hanotaux avait acquis, dans le village de Pargnan, une ancienne maison seigneuriale qui dominait la vallée de l'Aisne et fut endommagée pendant la Première Guerre mondiale. Entre les deux guerres, il eut pour demeure le prieuré d'Orchaise, près de Blois, où « *sa bibliothèque de cinquante mille volumes, les documents qu'il ne cessait d'acquérir, l'éclairaient sur toutes sortes de sujets* »²⁷. Il aimait aussi résider sur la Côte d'Azur, dans une maison dominant « un des plus beaux panoramas du monde », la « villa Villula » à Roquebrune (voir ci-dessous), où il travaillait à ses ouvrages et recevait de nombreux hommes de lettres, artistes et personnages politiques.

²⁴ Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE, *Des siècles d'immortalité*. Paris, Fayard, 2011, p. 211.

²⁵ Madame Françoise HILDESHEIMER, éminente spécialiste actuelle de Richelieu, pense que Gabriel Hanotaux demeure le grand historien de Richelieu, au point qu'il s'identifiait parfois au personnage.

²⁶ *Mon Temps*, II, p.271-273..

²⁷ Duc de la FORCE, *Réception de M. André Siegfried à l'Académie française. Réponse au discours de M. André Siegfried*, 21 juin 1945.



La Villa Villula. Carte postale utilisée fréquemment par Hanotaux pour sa correspondance. Fonds Jérôme Carcopino. Ms 7149 (71).

« Villula » signifie, en latin, « petite maison de campagne ».

► **Origines de l'institution des intendants des provinces : d'après les documents inédits.** Paris, Champion, 1884. 8° X 1099 Q****. Thèse d'École des chartes de G. Hanotaux.

► **Histoire du cardinal de Richelieu.** Paris, Firmin-Didot, 1893-1944. 6 volumes.

Envois autographes de G. Hanotaux au Vicomte Charles Spoelberch de Lovenjoul sur les trois premiers tomes : « À Monsieur le Vicomte Spoelberch de Lovenjoul, hommage bien cordial d'un humble collègue en Balzacisme, ... » « Au maître ès documents, Spoelberch [sic] de Lovenjoul, bien cordial hommage, ... » « À mon cher ami Spoelberch de Lovenjoul, le maître des lettres françaises, ... » Lovenjoul 24470-24771.

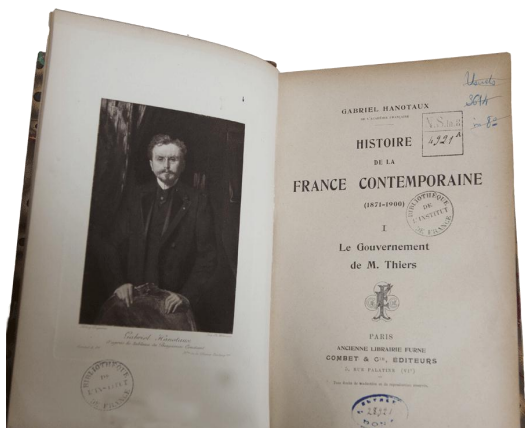
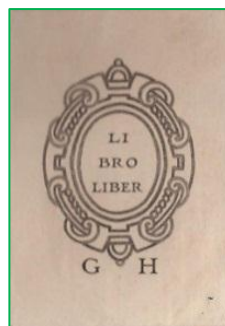
► **La Seine et les quais. Promenades d'un bibliophile.** Paris, H. Daragon, 1901. « Collection du bibliophile parisien ». Exemplaire n° 125/375. Lov. 23473. Collection Spoelberch de Lovenjoul. Ci-contre : frontispice à l'eau forte par A. ROBIDA.

« Les livres sont des amis et je les ai laissés dans le paysage ; car Paris est la seule ville au monde qui ait sa bibliothèque en plein air. Les boîtes des quais font partie de nos perspectives. » (p. III).



► **Mémoires de l'état présent du commerce de France... dressé et envoyé par ordre du roy à la chambre du Commerce établie à Paris, par les députez des provinces.** 1701. Ms 4734. Achat 1955.

Manuscrit
de la collection de Gabriel Hanotaux,
portant son ex-libris gravé :



► **Histoire de la France contemporaine (1871-1900).** Paris, Ancienne librairie Furne Combet et Cie, 1903-1908. 4 volumes. 8° N.S. 4921 A.

En frontispice du tome I : reproduction en héliogravure du portrait de Gabriel Hanotaux par Jean-Joseph Constant, dit Benjamin-Constant.

► **Lettres de Gabriel HANOTAUX à Henri de RÉGNIER dont il appuya la candidature à l'Académie française.** 89 lettres, manuscrits autographes.

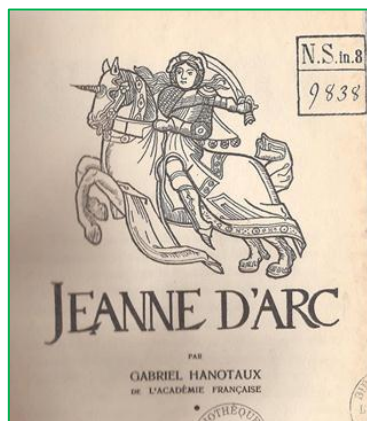
Henri de Régnier échoua à l'Académie française en mars 1908, mais fut élu en février 1911.

- 6 mai 1907. « Mon cher ami, Il n'y a rien de décourageant dans les propos de Lavissee et même dans ceux de Lavedan [...] Ce serait une faute de ne pas voir, le plus tôt possible, nos deux poètes Coppée et Sully-Prudhomme. Leur patronage serait capital ; même s'ils patronnent un autre poète, la déférence doit vous porter vers eux, et je tiens absolument à ce que vous déployiez là toutes vos grâces, même si vous ne trouvez pas les grâces inverses. Je puis quelque chose sur Coppée, et je le verrai le plus tôt possible. Si nous avons une opposition formelle des deux, cela serait très grave. Quels tuyaux avez-vous du côté d'Em. Ollivier ? Il est sensible aux démarches mondaines. Je crois aussi que Bourget a de l'influence sur lui. Je ferai le possible. On me dit que Madame Adam²⁸ a de l'influence sur P. Loti, et peut-être sur Rostand. Pour celui-ci, je ne sais que vous dire, mais il votera probablement avec Hervieu. Hervieu est considérable. Si vous pouvez auprès de lui, c'est par Halévy et Sardou [...] Thureau-Dangin et Bazin, ... peut-être pouvons-nous quelque chose par Costa²⁹ et de Mun. Donc les deux visites à ceux-ci sont très importantes. Probablement le marquis de Vogüé suivrait aussi. En un mot, n'oubliez pas ma recommandation : soignez les dévots. Cela fait au moins 6 voix avec le cardinal. C'est l'élection... »
- 10 mai 1907. « Mon cher ami, Je vous retourne la lettre de Barrès. Elle est obscure et très réservée : probablement en vue d'une autre candidature possible – non prévue encore... »
- 18 sept. 1910. « Mon cher ami, Les choses s'arrangent beaucoup mieux que je ne pensais. Le courant pour « un homme de lettres » et que cet homme de lettres soit vous s'est affirmé, ce soir, au dîner du quai d'Orsay où il y avait nombre d'académiciens : Lavissee, Hervieu, Donnay, Ribot, Deschanel, même Léger, Mézières (un peu plus douteux) ont déclaré qu'il fallait que vous vous mainteniez... »

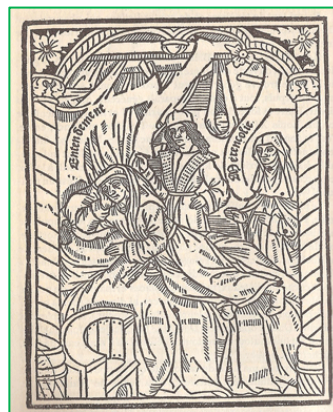
► **Jeanne d'Arc.** Paris, Hachette, 1911. 4° M 1288 et 8° N.S. 9838.

Ce bel ouvrage est illustré de 200 bois gravés, repris d'éditions anciennes des XV^e et XVI^e siècles dont Hanotau, en bon chartiste, donne la liste et les cotes. Le texte est fondé sur les travaux de Jules Quicherat, qui avait publié toutes les pièces du dossier. « Je n'ai pas choisi le sujet, il m'a choisi », écrit G. Hanotau dans sa préface.

La canonisation de Jeanne d'Arc faisait alors l'actualité. Le procès commença en 1897, elle fut proclamée bienheureuse en 1909 et canonisée en 1920 au cours d'une cérémonie à Rome, le 16 mai, où. Gabriel Hanotau représenta la France comme ambassadeur extraordinaire³⁰.



Vignette de couverture et de titre par Auguste Lepère.



Charles VII couché entre « Entendement » et « Mélancolie », illustration tirée d'un ouvrage de la Bibliothèque de l'Institut : *Dicts et ballades de M. Alain Chartier*, vers 1489 (8° L 60).

²⁸ Voir ci-dessus, note 18.

²⁹ COSTA DE BEAUREGARD.

³⁰ Philippe CONTAMINE, Olivier BOUZY, Xavier HÉLARY, *Jeanne d'Arc, Histoire et dictionnaire*. Paris, Robert Laffont, 2012. Collection Bouquins.

► R. TURIN, *Portrait en médaille de Gabriel Hanotaux, ministre des Affaires étrangères, membre de l'Académie française, pour la commémoration de son quatre-vingtième anniversaire.* 1933. Bronze doré. Objet 792.

Cette médaille fut remise officiellement à G. Hanotaux par Louis Madelin, de l'Académie française, président du « Comité pour le quatre-vingtième anniversaire de Gabriel Hanotaux », à l'issue d'un dîner à la Maison des Nations américaines, siège du Comité France-Amérique dont Hanotaux était le fondateur.



► *Lettres de Gabriel HANOTAUX à Jérôme CARCOPINO, membre de l'Académie française.* 19 lettres autographes. Ms 7149.

- « Le Prieuré d'Orchaie, Loir et Cher, 12 sept. 33. Mon cher ami, Je mets sur pied, en ce moment, avec M. Anitchkoff, l'auteur de Joachim de Flore professeur à l'Université de Belgrade, réfugié russe, une Histoire de la pensée européenne, en quatre volumes in 4°, du format et de la disposition de nos grandes publications. Notre pensée est de rattacher les origines de cette histoire à l'antiquité par Byzance et par l'Orient. La coupure entre antiquité et Renaissance n'a pas de raison. Rome s'est transportée à Byzance pour recueillir l'Orient ; et de là, elle a éveillé tout le monde slave, etc. Vous voyez le thème [...] Mais il me faut Rome tournée vers l'Orient ; c. à dire les raisons qui déterminent Rome à aller à Constantinople, etc. les religions, les Parthes, la grandeur de l'Empire. Comme vous me feriez plaisir de prendre en main ce morceau ... » (Voir ci-dessous).

Le Prieuré d'Orchaie 58
Loir-et-Cher
12 sept. 33

Mon cher ami,

Je mets sur pied, en ce moment, avec M. Anitchkoff, l'auteur de Joachim de Flore professeur à l'Université de Belgrade, réfugié russe, une Histoire de la pensée européenne en quatre volumes in 4°, du format et de la disposition de nos grandes publications.

Notre pensée est de rattacher les origines de cette histoire à l'antiquité par Byzance et par l'Orient. La coupure entre antiquité et Renaissance n'a pas de raison. Rome s'est transportée à Byzance pour recueillir l'Orient, et de là, elle a éveillé tout le monde slave, etc. Vous voyez le thème :

59

c'est le sujet qui me préoccupait déjà à Belgrade. M. Anitchkoff m'a écrit un très intéressant exposé d'Orient et de haut moyen-âge médiéval. Il voudrait se charger de la partie latine ; moi, j'en prendrais les recherches pour la partie germanique. Je voudrais obtenir le concours de Dagelet pour les temps modernes. Ceci est un projet. Rome tournée vers l'Orient ; c. à dire les raisons qui déterminent Rome à aller à Constantinople, etc. les religions, les Parthes, la grandeur de l'Empire. Comme vous me feriez plaisir de prendre en main ce morceau ...

1^{er} volume : Rome vers l'Orient ; la pensée byzantine ; le haut moyen-âge en Orient et en Occident.

2^e volume : la pensée médiévale française. Byzance en Italie. Saint Basile. Basile et le grand schisme. La Papauté depuis Léon XII, etc. -

3^e volume : la pensée germanique et Scandinave vers une importante place réservée au nord ; le Paganisme à la Religion et au germanisme du Nord.

4^e volume : la pensée occidentale. France, Angleterre. États-Unis. Influences mondiales depuis Basile et Bergson.

Tout ceci est entre nos mains, et nous espérons que vous voudrez bien nous aider. Les ouvrages sont en anglais, mais nous les laisserons en français, pour l'un ou l'autre partie, désigner les moi-tyés en français. Ne pas oublier de dire aussi tout, c'est tout, vous voyez.

► *Pour l'empire colonial français.* Paris, Société de l'histoire nationale, 1933. NSd 13682. En frontispice, portrait de Jules Ferry, bois de Paul Baudier d'après le tableau de Bonnat.

« Notre génération a entrepris à temps et a mené à bien la grande création coloniale qui établissait la France en des points bien choisis de la planète. Nous nous sommes levés et nous nous sommes mis à l'œuvre quand les autres dormaient encore. Maintenant que d'autres événements de tout autre grandeur se sont produits, et que la fièvre est tombée, on dirait que les esprits sont ailleurs. Une sorte de lassitude arrête les Français [...] La société des hommes n'est, depuis son apparition sur la terre, qu'une permanente colonisation. »

► *Mon temps.* Illustrations de Paul Baudier. Paris, Librairie Plon - Société de l'histoire nationale, 1933-1947. 4 vol. NSd 13796. Sur le tome I, envoi autographe : « Don de M. Gabriel Hanotaux à la Bibliothèque de l'Institut, 30 novembre 1933. »

16. André SIEGFRIED (1875-1959). Élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques en 1932 et de l'Académie française en 1944.

Historien, géographe.

Né au Havre dans vieille famille protestante de souche alsacienne, André Siegfried était le fils de Jules Siegfried, maire du Havre, député et ministre. Après une scolarité à Paris, au lycée Condorcet, puis à l'École libre des Sciences politiques — où lui-même devait enseigner à partir de 1911 — il orienta ses études à la fois vers l'histoire et les lettres (il soutint une thèse de doctorat sur la démocratie en Nouvelle-Zélande) et vers le droit, discipline dans laquelle il obtint un second doctorat.

Son père avait conçu son éducation pour le préparer à une vie d'action, sur le modèle de l'éducation des classes dirigeantes britanniques (d'où ses futurs travaux de géographie électorale, inspirés par son expérience de terrain). « *Dès l'origine, André Siegfried s'est voulu étranger aux cloisonnements traditionnels entre disciplines prétendument distinctes ; il se sentait à la fois philosophe, historien et géographe. Fort important est également le fait que son éducation ait été très loin d'être purement livresque ou théorique.* »³¹

Il accomplit, dans les années 1900-1901, un vaste tour du monde. Mais ses trois tentatives pour se faire élire à la députation, en 1902, 1906 et 1910, se soldèrent par des échecs.

Quand éclata la Première Guerre mondiale, il servit comme interprète dans l'armée britannique, puis occupa de 1920 à 1922, un poste à la direction du service économique de la section française de la SDN. Ce sont ses travaux de recherche qui lui valurent la célébrité, au premier rang desquels son magistral *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, publié en 1913, ouvrage fondateur de la sociologie électorale, dans lequel il insiste notamment sur l'influence de la géologie sur le vote des habitants d'une quinzaine de départements de l'Ouest de la France durant les quarante premières années de la Troisième République.

André Siegfried déclarait : « *La volupté de comprendre me paraît aussi belle que l'ivresse de l'action* ». Il mena de front des travaux sur des sujets très différents toute sa vie, mais adopta une unité de méthode : recueillir les faits en allant sur le terrain. « *Le voyage n'est autre chose qu'un état d'esprit à base de curiosité... je n'aime parler que de ce que j'ai vu... Ce qui importe en somme, c'est la comparaison. Le sens de la proportion, la compréhension, qui ne relève pas de la quantité mais de la curiosité, et surtout de la curiosité affective, c'est-à-dire d'une sympathie spontanée pour les formes variées de la vie.* »

Collaborateur régulier au *Figaro* à partir de 1934, André Siegfried produisit parallèlement une œuvre importante, dans laquelle on retiendra : *L'Angleterre d'aujourd'hui, son évolution économique et politique, Les États-Unis d'aujourd'hui, Tableaux des partis en France, L'Amérique latine, Le Canada, puissance internationale, Qu'est-ce que l'Amérique ?, Suez, Panama et les routes maritimes mondiales, La Suisse, démocratie témoin, L'Âme des peuples*, etc.

En 1932, André Siegfried fut élu à l'Académie des Sciences morales et politiques, puis se vit attribuer l'année suivante, une chaire de géographie économique et politique au Collège de France, en même temps qu'il continuait de dispenser son enseignement à l'École libre des Sciences politiques, dont il était la figure dominante. Il devint en 1945 le premier président de la Fondation nationale des Sciences politiques. Son élection à l'Académie française eut lieu le 12 octobre 1944. Compte tenu des circonstances exceptionnelles, cette élection — la seconde depuis la Libération — se déroula sans le quorum de votants exigé d'ordinaire par le règlement.

Montherlant fit son éloge en ces termes dans son discours de réception : « *Lorsqu'on pense à M. André Siegfried, on pense avant tout à un homme qui s'est intéressé passionnément à son époque, et qui l'a sans doute aimée passionnément, car il ne la blâma jamais qu'avec modération, et dans ce qu'elle est, et dans ce qu'elle va être, à quoi il se fût adapté sans trop de peine, s'étant déjà adapté beaucoup : le changement de civilisation qu'il prévoit, comme nous tous, ne semble pas l'émouvoir autrement, il en constate et analyse les signes sans plus. On pense aussi à un homme qui est né quand il le fallait, parmi les engouements et les instruments mêmes qui pouvaient le mieux apaiser sa curiosité planétaire...* »

► **Paul BELMONDO. Médaille du centenaire d'André Siegfried.**

Bronze. Objet 1096.



³¹ François GOGUEL, « En mémoire d'André Siegfried », in : *Revue française de science politique*, 9^e année, n°2, 1959. pp. 333-339.

► **Lettres à Ferdinand Lot (1866-1952), historien du Moyen Âge, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.** Tapuscrits avec signature autographe. 8 lettres. Ms 7310.

Vence, le 6 août 1949 (mas St Donat, Alpes maritimes). « Cher Monsieur, Vous m'avez fait hier bien grand plaisir en m'écrivant à l'occasion de mon article, harrais, sur le départ de l'Île de France. Vous étiez en effet au Havre quand j'y étais moi-même comme enfant, puisque jusqu'en 1885 j'y ai vécu toute l'année, ensuite seulement aux vacances quand mon père, devenu député, s'était établi à Paris. J'ai donc revécu avec vous des souvenirs qui sont les miens, puisque Sainte-Adresse et Le Havre sont une seule et même ville. J'y étais encore la semaine dernière, le cadre du vallon n'ayant pas bougé, mais la plage entièrement transformée, avec disparition du Nice harrais et remplacement par des constructions qui bientôt vont faire revivre toute cette partie de la ville. L'émotion que vous signalez pour un départ de l'Aquitaine, nous l'avons retrouvée au départ de l'Île de France : les Harrais, massés sur les jetées, voyaient dans la renaissance du transatlantique un symbole de leur propre retour à la vie. Tout est déblayé maintenant et les ruines sont au cordeau : on va reconstruire et j'ai eu l'impression que ce pourrait être plus rapide qu'on n'avait cru.

J'espère que vous prenez de bonnes vacances, conformément à la tradition de Seignobos³², qui estimait que le travailleur de l'esprit doit se reposer l'été. J'ai ici vos Invasions, que j'ai commencé d'étudier antérieurement mais que je me réjouis de reprendre. De mon bureau de Vence je vois la mer, combien différente de la Manche, celle-ci toujours bleue et toujours vide. Vous avouerez-je que je trouve l'autre, celle que vous avez sous les yeux, plus belle (surtout la Manche occidentale, déjà océanique)... » (Fol 70).

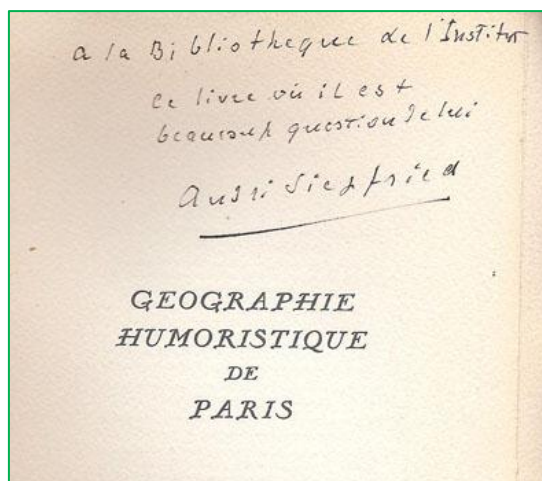
► **Tableau politique de la France de l'Ouest sous la troisième République.** Paris, Armand Colin, 1913. 8° N. S. 11752. Non exposé.

► **Amérique latine.** 2^e éd. Paris, A. Colin, 1934. « Collection Choses d'Amérique ». 8° N. S. 22045 (n° 4). Fonds Morand. Legs de Paul Morand à l'Académie française. Envoi autographe : « À Paul Morand, ce petit livre où l'air politique est moins salubre que celui de son air indien, André Siegfried. »

► **La Crise de l'Europe.** Paris, Calmann-Lévy, 1935. Collection « Questions d'actualité ». NSd 20127 (n° 4). Fonds Morand. Legs de Paul Morand à l'Académie française. Envoi autographe : « À Paul Morand, amical hommage d'un de ses lecteurs les plus fidèles, André Siegfried. »

► **Le Canada, puissance internationale.** Paris, A. Colin, 1937. 8° N. S. 21106. Envoi autographe : « À la Bibliothèque de l'Institut, hommage de l'auteur, André Siegfried. »

► **Géographie humoristique de Paris.** Paris, La Passerelle, 1951. NSd 17645. Envoi autographe : « À la Bibliothèque de l'Institut, ce livre où il est beaucoup question de lui, André Siegfried. »

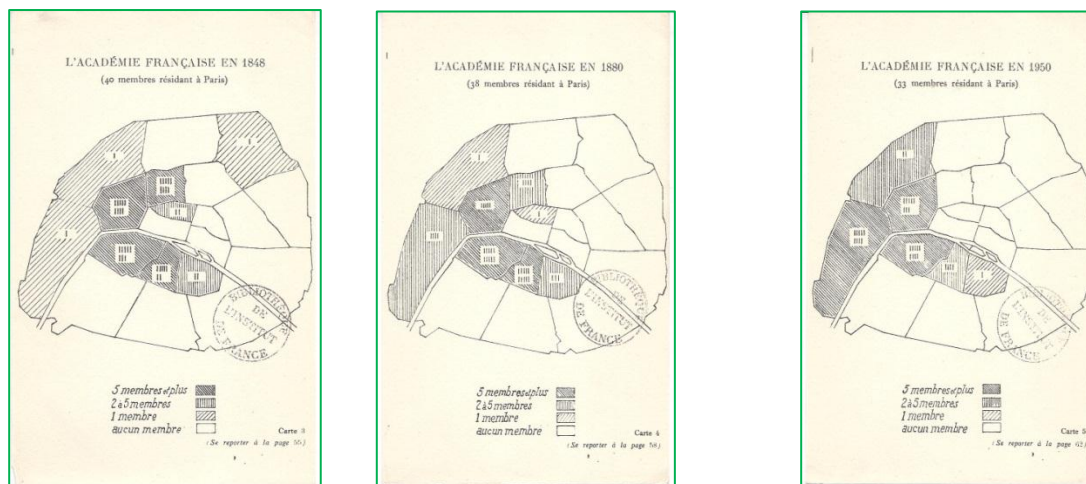


La deuxième partie de l'ouvrage s'intitule « Géoacadémie »³³. Afin de déterminer et de comparer, pour les cinq Académies de l'Institut, « Où demeurent les Académiciens ? » en 1848, 1880 et 1950, l'auteur a dépouillé « les annuaires jaunés de l'Institut de France, dont le parfum subtil évoque la mélancolie d'une époque disparue ».

Il put ainsi identifier des « arrondissements académiques » qu'il cartographia de la manière suivante :

³² André Siegfried avait demandé à Ferdinand Lot des renseignements sur l'historien Charles Seignobos.

³³ P. 49-94.



► **Tableau des États-Unis.** Paris, A. Colin, 1954. Collection « Sciences politiques ». 8° N. S. 24637 (n° 6). Envoi autographe : « À la Bibliothèque de l'Institut, hommage dévoué de l'auteur, André Siegfried, 1954. »

17. Henry de MONTHERLANT (1895-1972). Élu membre de l'Académie française en 1960. Auteur dramatique, romancier, essayiste.

La famille d'Henry de Montherlant, de son nom complet Henry Marie Joseph Frédéric Expédite Millon de Montherlant, aimait se dire comtale et descendante de la noblesse catalane. Henry de Montherlant fit ses études à Janson-de-Sailly, puis au collège de Sainte-Croix de Neuilly dont il s'inspira pour écrire *La Ville dont le prince est un enfant*. Il perdit son père à 19 ans et considéra qu'il fut « élevé par les femmes ». Comme le rappela Claude Lévi-Strauss dans son discours de réception, il avait « reçu vers sa huitième année, par la lecture de Quo vadis, la révélation d'un autre univers : celui de la Rome antique. » Sa mère, notamment, lui communiqua le goût de la littérature et il sut très tôt qu'il serait écrivain. Nourri dans sa jeunesse par la lecture de Nietzsche, de Barrès et de Plutarque, il trouva un idéal dans le courage et les vertus antiques.

Mobilisé en 1916 dans le service auxiliaire, puis dans le service actif au 360^e R.I., Montherlant fut blessé et décoré. Dans les années 1920, il se tourna vers le sport, notamment l'athlétisme et le football. En 1930, dans « Explicit mysterium » (recueilli dans *Mors et Vita*), il énuméra les trois passions de sa vie : l'indépendance, l'indifférence, la volupté.

Entre 1925 et 1935, il voyagea dans le bassin méditerranéen dont il admirait les civilisations et choisit d'y séjourner pendant sept ans et demi dont, durant près de quatre ans, à Alger. Dans les années 1930, il invita par de nombreux articles et ouvrages à intervenir contre l'Allemagne nazie.

Auteur fécond, il produisit une œuvre rapidement élevée au rang des classiques, dans laquelle le théâtre tint, à partir des années 1940, une place importante. » Claude Lévi-Strauss qualifia de « *proprement sociologique* » « le phénomène [...] que constitue le prodigieux succès d'un auteur dont les œuvres dramatiques, de son vivant, ont parfois dépassé mille cinq cents représentations. »³⁴

Durant la période de l'après-guerre, Montherlant fut également l'auteur de nombreux dessins réalisés à la mine de plomb (taureaux, animaux, athlètes, nus féminins et masculins, enfants, etc.). Il renonça cependant au dessin, expliquant que « tout ce qui n'est pas littérature ou plaisir est temps perdu. »

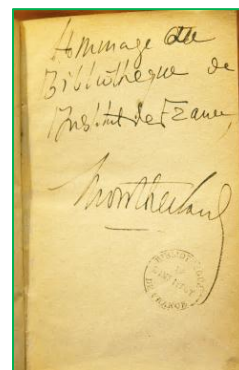
Fait rare, mais non pas unique dans l'histoire du Quai Conti, Montherlant fut élu à l'Académie française sans en avoir fait expressément la demande le 24 mars 1960, sans concurrent. Il n'avait pas effectué de visites de candidature, formalité à laquelle il se refusait. Agoraphobe, ou prétendant l'être, il ne fut reçu, par le duc de Lévis Mirepoix le 20 juin 1963, qu'en séance de commission de lecture. Il fit dans son discours cet éloge de l'Académie : « Et ainsi on arrive à cette constatation, que, jusqu'à ce jour — « jusqu'à ce jour », car il se peut que demain cela change, — presque tous les écrivains

³⁴ Discours de réception, *op. cit.*

français, célèbres ou non, ont voulu être de l'Académie. Il y a un fait : l'Académie est accordée au tempérament français. Mon seul étonnement est qu'elle n'ait pas été créée par Clovis. »

Atteint de cécité et voyant ses facultés décliner, Henry de Montherlant choisit de se donner la mort à l'âge de soixante-seize ans dans son appartement du quai Voltaire, au moment de l'équinoxe de septembre.

Claude Lévi-Strauss lui rendit hommage en ces termes³⁵ : « dans le siècle où nous sommes, un pessimisme radical comme celui de Montherlant représente peut-être le seul moyen qui nous reste de rendre à un optimisme modéré ses chances. Nul n'a aussi bien su jouir de la vie, et nul ne l'a plus durement jugée. Entre ces partis extrêmes, moins contradictoires qu'il ne semble, se déploie comme pour les unir une œuvre fastueuse, dont on ne saurait mieux résumer les caractères qu'en lui appliquant le terme désuet d'éthique. Car, aux yeux des contemporains et de ceux qui, n'en doutons pas, continueront de la lire, par l'essai, le poème, le théâtre, le roman et jusque dans l'exemple offert par son auteur, elle illustre sans relâche cet axiome de haute morale qu'en refusant tout sens à la vie, on s'impose à soi-même la tâche rude, mais dès lors inévitable, de lui en donner un. »

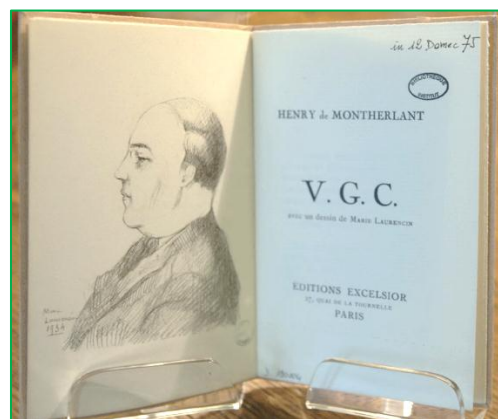
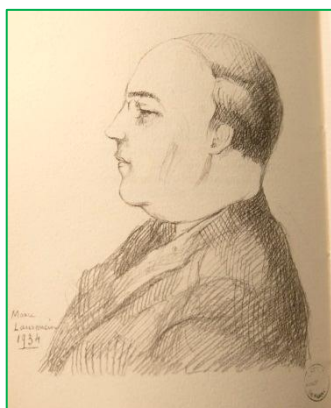


► **Les Bestiaires.** Paris, B. Grasset, 1926. NSd 11222.

► **Pages de tendresse : pages choisies et pages inédites.** Paris, B. Grasset, 1928. NSd 11992.

► **Sous les drapeaux morts.** Illustrations par Edy Legrand. Paris, Éd. du Capitole, 1929. Exemplaire n° 2337/2294 sur papier alfa. In 12 Domec 38. Fonds Domec. Legs de Pierre Domec à l'Académie française.

► **V.G.C. [Ventura Garcia Calderon]** ; avec un dessin de Marie LAURENCIN (portrait de Montherlant en frontispice). Paris, Éditions Excelsior, 1934. Exemplaire n° 69/146 sur papier de Rives. In 12 Domec 75. Fonds Domec. Legs de Pierre Domec à l'Académie française.

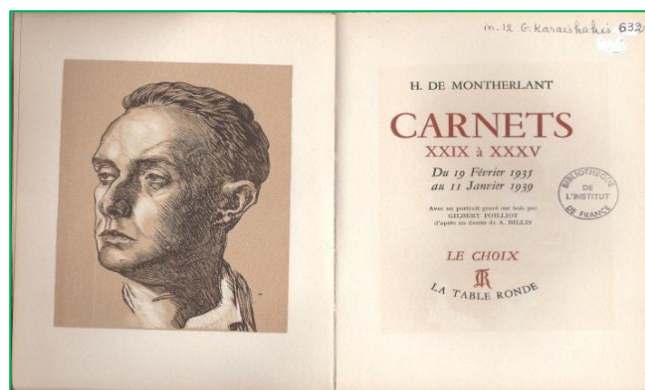


³⁵ Discours de réception, *op. cit.*

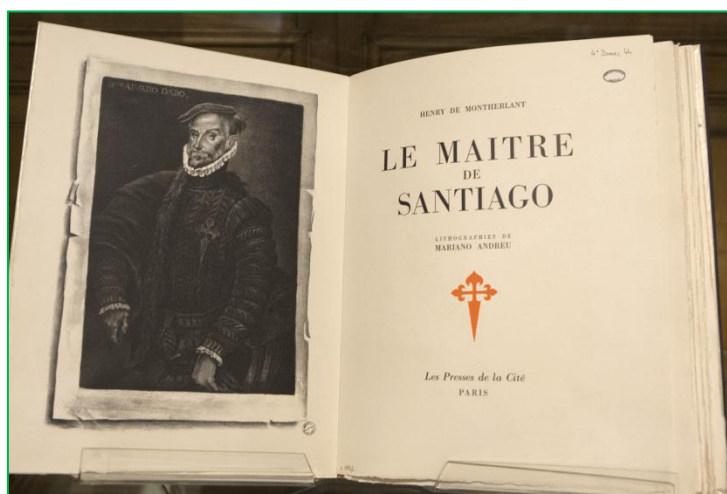
► ***La Reine morte***. Paris, Gallimard, 1942. NSd 23 229. Fonds Morand. Legs de Paul Morand à l'Académie française. Envoi autographe : « *À Paul Morand, son ami, Montherlant.* »

► ***Carnets XXIX à XXXV***. Avec un portrait gravé sur bois par Gilbert POILLIOT d'après un dessin de A. BILLIS.
Paris, La Table Ronde, 1947.
Exemplaire sur vélin Crèvecœur n° 1420/2700.

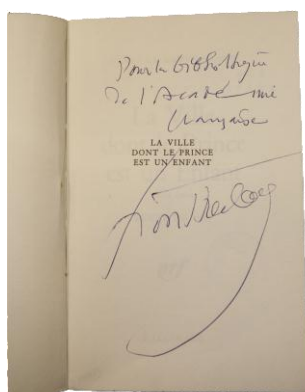
In 12 Karaïskakis 632. Fonds Georges Karaïskakis légué à l'Académie française.



► ***Le Maître de Santiago***. Lithographies de Mariano ANDREU. Paris, les Presses de la Cité, 1948. Exemplaire n° 63/250 sur vélin pur chiffon. En feuillet sous chemise et emboitage d'éditeur. 4° Domes 44. Fonds Domes. Legs de Pierre Domes à l'Académie française.



► ***Textes sous une Occupation, 1940-1944***. Paris, Gallimard, 1953. NSd 19787.

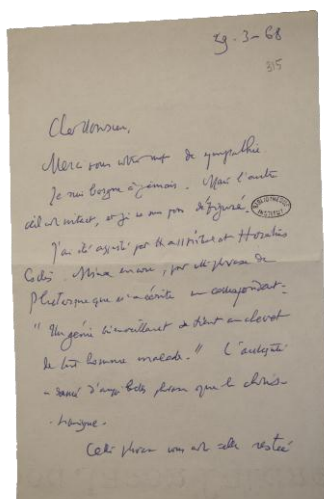


► ***La Ville dont le prince est un enfant : trois actes.***
Texte de 1967. Paris, Gallimard, 1967. NSd 21 390.

Envoi autographe :
« *Pour la bibliothèque de l'Académie française, Montherlant.* »

► **Lettres à Jérôme Carcopino³⁶. Manuscrits autographes. Ms 7158.** Legs et don Carcopino.

- 26 septembre 1961. « Cher Monsieur, S'il est des lettres que je lis sûrement, ce sont les vôtres ; je ne connais pas un académicien de qui j'aie lu toute l'œuvre, comme j'ai lu la vôtre. C'est qu'elle me fait travailler. J'ai passé les quatre premiers mois de l'année à relire la correspondance de Cicéron, et votre livre sur lui, plume à la main. Les événements changent ; les hommes, à peu de choses près, sont les mêmes. Le passé semble le roman à clef du présent. » (fol 300). Photocopie. Non exposé.
- 25 quai Voltaire, 16 juin 1964. « Cher Monsieur, L'hiver prochain sera créé au Théâtre de l'œuvre, avec Pierre Fresnay et Pierre Dux, une pièce nouvelle de moi, La Guerre civile³⁷. Cette pièce est centrée sur l'épisode de l'« affaire » de Dyrrachium (48). Je sais quelle catastrophe c'est pour un écrivain, et qui travaille, qu'être sollicité de lire un manuscrit ; je dois boire quelque fois cette coupe amère. Cependant il me faut vous demander si vous accepteriez de lire celui-ci. Non seulement à cause du prix que j'attache, évidemment à vos critiques. Mais aussi parce que vous seriez étonné, je crois, de me voir donner un ouvrage sur un tel sujet, à la scène et en librairie, sans vous avoir auparavant consulté... » (fol 304).
- 8 janvier 1965. « Cher Monsieur, Je viens de passer la journée avec mes quinze Romains de la Guerre civile, en costumes, sur la scène du Théâtre de l'Oeuvre (les costumes sont de Wakévitch qui passe la moitié de l'année à Ischi et a « costumé » plusieurs films romains), et j'ai eu aussi le plaisir d'entendre tel de mes interprètes me dire qu'il potassait votre histoire romaine pour bien se mettre dans la peau de son rôle. Au soir de tout cela, je veux vous remercier encore des conseils que vous m'avez donnés et des suggestions que vous m'avez faites. Vous étiez présent au cours de toute cette journée. Je n'irai pas à l'Académie avant février, car les répétitions de ma pièce prennent les après-midis entières, et ma mauvaise santé ne me permet déjà de les suivre que difficilement... » (fol 309).



- 29 mars 1968.
« Cher Monsieur,
Merci de votre mot de sympathie. Je suis borgne à jamais. Mais l'autre œil est intact, et je ne suis pas défiguré. J'ai été assisté par Hannibal et Horatius Coclès. Mieux encore, par cette phrase de Plutarque que m'a écrite un correspondant :
« Un génie bienveillant se tient au chevet de tout homme malade. » L'antiquité a donné d'aussi belles phrases que le christianisme ... » (fol 315).

18. Claude LÉVI-STRAUSS (1908-2009). Élu membre de l'Académie française en 1973.

Ethnologue, anthropologue.

Notice de l'annuaire de l'Académie française :

« Né à Bruxelles (de parents français), le 28 novembre 1908. Études secondaires à Paris (lycée Janson de Sailly), études supérieures à la faculté de droit de Paris (licence) et à la Sorbonne (agrégation de philosophie, 1931, doctorat ès lettres, 1948). Après deux ans d'enseignement aux lycées de Mont-de-Marsan et de Laon, est nommé membre de la mission universitaire au Brésil, professeur à l'université de São Paulo (1935-1938). De 1935 à 1939, organise et dirige plusieurs missions ethnographiques dans le Mato Grosso et en Amazonie. De retour en France à la veille de la guerre, mobilisé en 1939-1940. Quitte la France après l'armistice pour les États-Unis où il enseigne à la New School for Social Research de New York. Engagé volontaire dans les Forces françaises libres, affecté à la mission scientifique française aux États-Unis. Fonde avec Henri Focillon, Jacques Maritain, J. Perrin et d'autres l'École libre des hautes études de New York, dont il devient le secrétaire général. Rappelé en France, en 1944, par le ministère des Affaires étrangères, retourne aux États-Unis en 1945 pour y occuper les fonctions de conseiller culturel près l'ambassade. Il démissionne en 1948 pour se consacrer à son travail scientifique, devient sous-directeur du musée de l'Homme en 1949, puis directeur d'études à l'École pratique des hautes études, chaire des religions comparées des

³⁶ Jérôme CARCOPINO (1881-1970), membre de l'Académie française depuis 1955, était un grand historien de la Rome antique.

³⁷ Dernière pièce de Montherlant, *La Guerre civile* s'inspire d'un des épisodes de la guerre entre César et Pompée, en 48 av. J.C.

peuples sans écriture. Il est nommé professeur au Collège de France, chaire d'anthropologie sociale, qu'il occupe de 1959 à sa mise à la retraite en 1982. Claude Lévi-Strauss est membre étranger de l'Académie nationale des sciences des États-Unis d'Amérique, de l'American Academy and Institute of Arts and Letters, de l'Académie britannique, de l'Académie royale des Pays-Bas, de l'Académie norvégienne des lettres et des sciences. Il est docteur *honoris causa* des universités de Bruxelles, d'Oxford, de Chicago, de Stirling, d'Upsal, de Montréal, de São Paulo, de l'université nationale autonome du Mexique, de l'université Laval à Québec, de l'université nationale du Zaïre, de l'université Visva Bharati (Inde), et des universités Yale, Harvard, Johns Hopkins et Columbia. Il a reçu, en 1966, la médaille d'or et le prix du *Viking Fund*, décerné par un vote international de la profession ethnologique ; en 1967, la médaille d'or du C.N.R.S. ; en 1973, le prix Erasme ; en 1986, le prix de la fondation Nonino ; en 1996, le prix Aby M Warburg ; en 2002, le prix Meister Eckhart ; en 2005, le prix international Catalunya. Il a été élu à l'Académie française, le 24 mai 1973, en remplacement de Henry de Montherlant (29^e fauteuil). Mort à Paris le 30 octobre 2009. »

Extraits du discours de réception : « *Et cependant, Messieurs, tout ethnologue ne devrait-il pas être séduit par une institution telle que la vôtre, qui réunit les caractères propres à ces concrétions historiques sans le renfort desquelles nulle société ne pourrait subsister ni même se construire, privée qu'elle serait d'ossature ? Les institutions donnent au corps social sa consistance et sa durabilité ; mais, pour qu'elles puissent remplir ce rôle, il faut qu'elles soient incontestables. À quoi tient donc leur légitimité ? Elle repose à la fois sur un principe de constance et sur une exigence de filiation.*

Principe de constance, car les institutions ne valent pas, à un moment donné, ce que valent les individus qui la composent. Bien au contraire, dès qu'ils souhaitent lui appartenir et qu'ils sont acceptés par elle, ces individus viennent confondre leur valeur propre dans l'établissement qu'ils ont pour mission de maintenir, jusqu'à ce que d'autres les remplacent et se chargent à leur tour de le perpétuer. Exigence de filiation ensuite, car, à chacun de vos membres, vous accordez le bénéfice d'une généalogie formée de tous ceux qui, depuis bientôt trois siècles et demi, siègèrent dans le fauteuil qu'il a l'honneur d'occuper ; généalogie en partie fictive, mais l'ethnologue sait qu'il en est de même pour celles qu'il va recueillir à l'autre bout du monde, dès qu'elles prétendent remonter un peu haut. Et si l'immortalité que, selon une autre légende, vous conférez à vos élus, peut-être plus justement dite ante que post mortem (car la fonction académique étant à vie, elle permet au moins à ceux qui l'exercent d'échapper à cette mort sociale qu'est la retraite), ce privilège, qu'on vous concède avec un peu d'ironie, atteste jusque chez nous la solidité du lien que tant d'institutions nouent avec l'ordre magique ou surnaturel. »



► **Tristes tropiques.** Paris, Plon, 1993. 8° N.S. 27555 [5]. Collection «Terre humaine». Première édition : 1955. Nouvelle édition revue et corrigée : 1973.

► **La Pensée sauvage.** Paris, Presses Pocket, 1990. AAd 106 (2). Première édition : 1962.

► **Mythologiques. Le Cru et le Cuit.** Paris, Plon, 1964. Envoi autographe de Claude Lévi-Strauss à Edouard Bonnefous. 8° N.S. 44387 (1).

► **Mythologiques. Du miel aux cendres.** Paris, Plon, 1967. 8° N.S. 44387 (2).

► **Mythologiques. L'origine des manières de table.** Paris, Plon, 1968. 8° N.S. 44387 (3).

► **Mythologiques. L'Homme nu.** Paris, Plon, 1971. 8° N.S. 44387 (4).

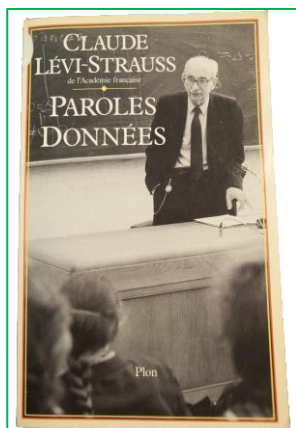
► **Discours prononcés dans la séance publique tenue le jeudi 27 juin 1974.** Institut de France, Académie française. Paris, Palais de l'Institut, 1974. 4° AA 255 B (1974-12).

Discours de réception de M. Claude Lévi-Strauss Réponse de M. Roger Caillois au discours de M. Claude Lévi-Strauss.

► **La Voie des masques.** Édition revue, augmentée et rallongée de **Trois excursions.** Paris, Plon, 1979. 8° N. S. 46175.

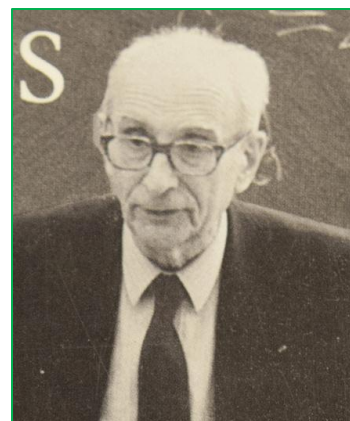
► **Les structures élémentaires de la parenté.** 2^e éd., 6^e tirage. Paris- La Haye, Mouton & co, 1981. 8° AA 10160 (2). Collection des rééditions, Maison des sciences de l'homme ; 2.

► **Le Regard éloigné.** Paris, Plon, 1983. 8° N.S. 46174. Autres tirages : 1984, 1990, 2001.



► **Paroles données.** Paris, Plon, 1984. 8° N.S. 42640.

Texte de cours donnés à l'École pratique des hautes études et au Collège de France, 1951-1982.



► **Anthropologie structurale.** Paris, Presses Pocket, 1985. AAd 106 (7). Recueil de textes extraits pour la plupart de diverses revues et publications, 1945-1955.

► **La Potière jalouse.** Paris, Plon, 1985. NSd 24475.

► **Des Symboles et leurs doubles ;** avec la collab. de Jean Guiart et de Martine Reid. Paris, Plon, 1989. Publié à l'occasion de l'exposition "Les Amériques de Claude Lévi-Strauss", Paris, Musée de l'Homme, octobre 1989. 8° N.S. 44512.

► **Histoire de Lynx.** Paris, Plon, 1991. NSd 24667.

► **Regarder écouter lire.** Paris, Plon, 1993. 8° N.S. 45628.

► **Saudades do Brasil.** Paris, Plon, 1994. 4° N.S. 14551.

► **Le Père Noël supplicié.** Pin-Balma, Sables, 1994. 8° N.S. Br. 1037 (C). Paru en 1952 dans la revue "Les temps modernes".

► **Race et histoire,** [suivi de] **Race et culture ;** préf. de Michel Izard. Paris, A. Michel -UNESCO, 2001. Collection « Bibliothèque des idées ». NSd. 25003.

► **Le Totémisme aujourd'hui.** 9^e éd. Paris, Presses universitaires de France, 2002. Collection « Mythes et religions ». NSd 25028.

19. Amin MAALOUF (né en 1949). Élu membre de l'Académie française en 2011.

Romancier, librettiste, essayiste, journaliste.

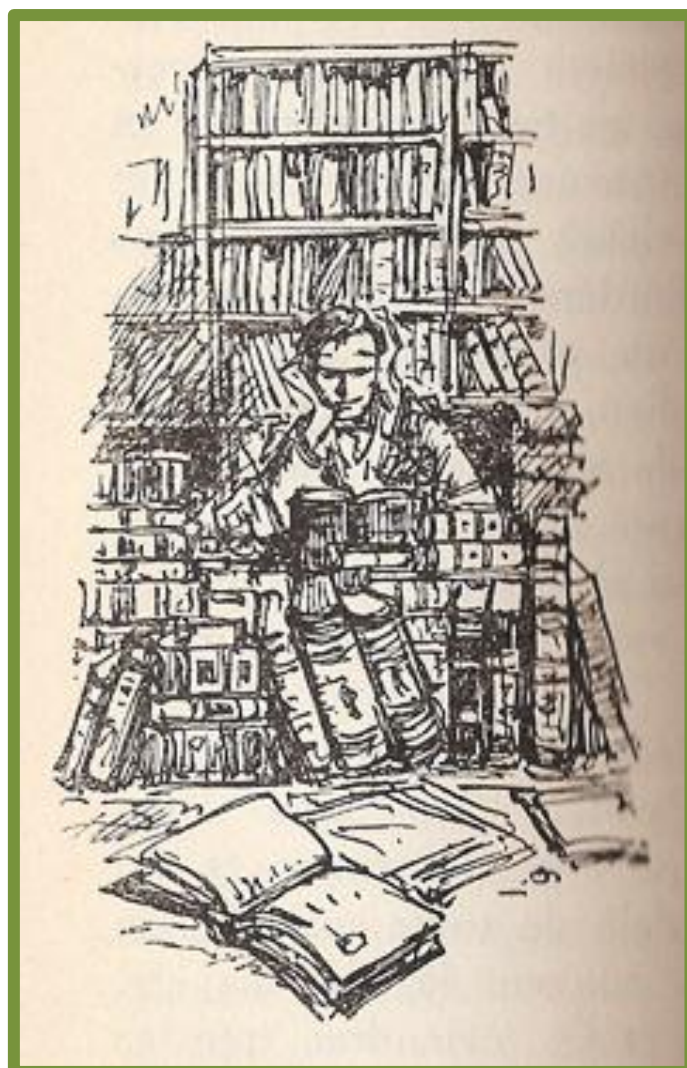
Notice de l'annuaire de l'Académie française :

« Né au Liban le 25 février 1949, dans une famille d'enseignants. Après des études d'économie et de sociologie, il travaille comme reporter, couvrant de nombreux événements à travers le monde, comme la chute de la monarchie éthiopienne en septembre 1974 ou la dernière bataille de Saïgon en mars et avril 1975. Quand la guerre éclate dans son pays natal, il part pour la France avec son épouse et ses enfants, reprenant aussitôt son activité de journaliste, notamment à *Economia* et à *Jeune Afrique*, où il devient rédacteur-en-chef et éditorialiste.

À partir de 1984, il se consacre à l'écriture, publiant des romans, des essais, des livrets d'opéra. En 1993, il obtient le prix Goncourt pour *Le Rocher de Tanios*, en 1998 le prix européen de l'essai pour *Les Identités meurtrières*, et en 2010 le prix Prince des Asturies des Lettres pour l'ensemble de son œuvre.

En 2007-2008, il préside, à l'invitation de la Commission européenne, un groupe de réflexion sur le multilinguisme, qui publie un rapport intitulé *Un défi salutaire : comment la multiplicité des langues pourrait consolider l'Europe*. Docteur *honoris causa* de l'Université Catholique de Louvain (Belgique), de l'Université de Tarragone (Espagne), de l'Université d'Évora (Portugal) et de l'Université américaine de Beyrouth (Liban).

Élu à l'Académie française, le 23 juin 2011, au fauteuil de Claude Lévi-Strauss (29^e). »



Gabriel Hanotaux, dans *Mon temps*



Exposition réalisée par Mireille Pastoureau, directeur de la Bibliothèque de l'Institut,
avec le concours de toute l'équipe de la bibliothèque.
Mise en vitrines : Ghislaine Vanier, magasinier principal.
Catalogue illustré téléchargeable sur le site de la bibliothèque : www.bibliotheque-institutdefrance.fr.